N° 194 1er Novembre 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

« Nunc et in hora mortis nostrae »

Réflexions sur le sens chrétien de la mort

Il y a une notion chrétienne de la mort bien différente de celle du paganisme. Cela ne veut pas dire que tous les païens ont eu une notion païenne de la mort ou, du moins, n'ont eu qu'une notion païenne de la mort. La différence entre les deux est moins d'ordre historique ou chronologique que d'ordre spirituel.

La notion chrétienne de la mort découle immédiatement de la notion chrétienne de la vie (présente) comme relative à une *autre* vie, la vraie, l'éternelle.

Toute la différence est en ceci que la conception païenne ne connaît pas vraiment une *autre* vie ; si elle admet une immortalité, c'est une vie comme celle-ci *prolongée* : prolongée, d'ailleurs, dans des conditions qui la rendent, au total, plus pitoyable que désirable. Nous avons peine aujourd'hui, tant le christianisme a façonné notre

idée de l'au-delà, à nous représenter ce qu'était la mort et la survie pour les païens : des choses purement humaines, terrestres, et en même temps une brisure, l'irrémédiable perte de tout ce qu'on peut goûter de douceur ici-bas (1). Toute la différence est là : pour eux, la mort est la fin redoutable et redoutée de la vraie vie ; ce qui la suit est la continuation d'une vie qui reste humaine, qui reste une chose de notre monde et qui, parmi les choses de notre monde, n'est ni la plus brillante ni la plus enviable. Pour nous, la vie présente est essentiellement relative à l'autre, et l'autre, celle qui la suit — mieux : celle qui lui coexiste et la pénètre déjà — est vraiment une *autre* vie, une vie d'un autre monde, d'un autre ordre, LA vraie vie, la vie DE DIEU.

Dans la conception païenne, la mort est l'ennemie de la vie ; elle en est la négation brutale, elle en est la fin, c'est-à-dire le terme et l'arrêt : parce que la vie (présente) est une chose qui vaut en elle-même et par elle-même : c'est la vie présente qui est la vraie valeur.

Dans la pensée chrétienne, la mort est une chose amie de la vie ; elle n'est pas conçue en dehors de la vie, mais dans son rapport avec elle; elle en est la fin, si l'on veut, mais au sens de finalité et de but, non d'arrêt; un chrétien vit (présentement) *pour* mourir (et ainsi vivre de vie éternelle) : parce que la vie (présente) ne vaut pas en elle-même et pour elle-même, du moins à titre, principal sou-

(1) Je n'ignore pas que de grands païens, Pythagore et Platon en tête, ont conçu la vie de l'au-delà non comme une existence diminuée mais comme la vraie vie, la vie en pleine lumière ; mais je pense, à parler en théologien, qu'ils ont été en ceci aidés par une grâce relevant de l'Économie chrétienne, ainsi que les Pères et les théologiens du moyen âge l'admettaient pour toutes les hautes vérités spirituelles reconnues par ces grandes âmes. L'idée de « l'Église avant l'Église », comme parle le P. Sertillanges, est une idée pleinement traditionnelle.

verain et dernier, mais dans son rapport à LA VIE (éternelle) et pour elle. Pour nous, « la mort est un gain » (Phil., I, 21). Ainsi la conception païenne ou purement naturelle de la mort est caractérisée par le fait de séparer la mort de la vie, de mettre entre les deux une rupture ; au contraire, « le christianisme est cette solution totale du problème du Monde, dans lequel la vie n'est pas séparée de la Mort (1) ».

La mort représente pour le chrétien l'entrée dans la vie, le « passage », comme s'exprime saint Jean en parlant de Notre-Seigneur (« Jésus sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père ») : passage au Père, retour au sein du Père comme à cela même qui est notre foyer et la plénitude de la vie. La mort est pour nous l'instant où se réalise totalement et définitivement la rencontre de notre vie (temporelle, terrienne) et de LA VIE (éternelle, céleste et proprement divine), l'évanouissement de l'une dans l'autre, la fusion de ces deux vies qui ont été, un temps plus ou moins long, sans cesse tangentes, coexistantes et présentes l'une à l'autre (2).

Le grand fait qui change tout et commande notre idée de la mort, c'est cette tangence et cette présence de la vie éternelle, qui est proprement la vie DE DIEU, à notre vie humaine et temporelle. Le grand fait c'est que la vie présente est en rapport immédiat avec la vie éternelle, qu'il y a une tangence continuelle de celle-ci à celle-là; la mort réalise ce rapport d'une manière totale, dernière et défi-

(1) Pierre SCHAEFFER, *Lagny*, dans *Rev. des Jeunes*, 15 janv. 1934, p. 12.

(2) Nous ne nions évidemment pas tout le côté pénible de la mort. La tradition chrétienne et ce que l'expérience peut nous apprendre nous montrent dans la mort une réalité douloureuse qu'il est surhumain d'affronter courageusement.

nitive : en cet instant, le rapport où nous nous trouvons à l'égard de la vie éternelle s'accomplit définitivement et se fixe pour toujours; mais ce n'est là, finalement, que le cas dernier d'un fait qui se réalise sans cesse. La mort ne fait que fixer une dernière et irréversible fois le rapport où, en chaque instant de notre vie terrestre, nous nous sommes mis à l'égard de la vie éternelle sans cesse présentée à notre consentement et présente à notre activité.

En sorte que, dans la vue chrétienne des choses, où le rapport de présence (comme chose offerte) et de tangence de la vie éternelle à la vie présente est la valeur essentielle, il y a finalement deux instants importants et véritablement souverains : l'instant présent et l'instant de notre mort, le *nunc* et l'*hora mortis nostrae*. C'est pourquoi, pensant à notre double faiblesse en face des deux instants où tout se joue au point de vue chrétien, l'Église nous fait demander sans cesse à celle chez qui la plénitude de grâce réalisa en sa perfection le rapport du temporel à l'éternité (1) de prier pour nous « *maintenant* et *à l'heure de notre mort* ».

Nous sommes ici à l'intime du sens chrétien de la vie, selon lequel deux moments importent parce que c'est là qu'on rencontre Dieu, le moment présent et l'heure de la mort. L'Épître aux Hébreux donne à cette idée un magnifique relief dans le passage (III, 7 à IV, 13) où elle applique à notre docilité envers le Christ les versets du Ps. 95 que l'Église nous fait entendre, à l'office, au début de chaque journée : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix,

(1) La théologie nous dit précisément que, grâce à sa Conception immaculée et à sa plénitude (relative) de grâce, Marie fut toujours *à chaque instant* ce que Dieu désirait qu'elle soit; aussi sa mort, ou plutôt sa « dormition » réalisa-t-elle sans douleur le passage de la vie présente à l'éternelle, le fruit mûr et pondéreux qui se détache de lui-même.

n'endurcissez pas vos cœurs comme lorsqu'on l'irrita... quand vos pères le tentèrent et le mirent à l'épreuve. Aussi... je l'ai juré dans ma colère, non ils n'entreront point dans mon repos. » « Exhortez-vous les uns les autres *chaque jour*, commente l'Épître, *tant que dure ce jour appelé* « *aujourd'hui* », afin que personne d'entre vous ne s'endurcisse, séduit par le péché. Nous sommes devenus participants du Christ, si toutefois nous gardons ferme jusqu'à la fin l'assurance du début [la foi]... Craignons donc que peut-être, tandis que reste en vigueur la promesse d'entrer dans son repos, quelqu'un de vous ne se trouve être demeuré en arrière... Donc puisqu'il demeure que quelques-uns entreront, et que ceux qui ont reçu d'abord la bonne nouvelle, à cause de leur désobéissance n'y sont pas entrés, de nouveau il fixe un jour disant en David, si longtemps après : *aujourd'hui*... »

De ce texte magnifique nous pouvons retenir ceci : Les hommes sont destinés et appelés à entrer « dans le repos de Dieu ». Cet appel, plusieurs ne l'entendent pas; mais il ne cesse d'être adressé, à chaque instant, en un continuel « aujourd'hui ». Y répondre en n'endurcissant pas son cœur et en croyant avec persévérance, c'est commencer d'entrer dans le repos de Dieu, ce qui se consomme à la fin de notre route dans le désert de la vie, par notre entrée en possession de la « terre promise ».

C'est pour cela que la spiritualité chrétienne est une spiritualité de l'instant présent et de l'heure de la mort. Il ne s'agit pas d'y prendre des garanties pour demain (« ne vous inquiétez pas... »), non plus que de se préoccuper du passé (« laissez les morts enterrer les morts »), mais de vivre selon Dieu l'instant présent, le jour qu'il nous est donné de vivre. Notre-Seigneur ne nous a pas appris à faire passer le souci de l'avenir dans notre prière, à demander : « Donnez-nous *chaque jour* notre pain quo-

tidien », mais « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de la journée ». « Que je passe cette journée, et je ne crains pas demain », disait saint Philippe de Néri. C'est pourquoi des saints, et même simplement des âmes vraiment chrétiennes, questionnés sur ce qu'ils feraient si leur mort leur était révélée comme imminente, répondaient sans forfanterie qu'ils continueraient à jouer ou à travailler comme ils le faisaient présentement.

Il y a là, vécue jusqu'à sa perfection, une grande vérité chrétienne : l'important, pour nous, est la relation à Dieu ; or la relation à Dieu n'est pas donnée, comme la relation aux choses terrestres et humaines, sur le plan horizontal et dans l'ordre du continu (avec ce qu'il comporte de souvenir du passé et de prévision de l'avenir), mais sur le plan vertical et dans l'ordre de l'immédiat, du discontinu, de l'application au présent. De ce point de vue, lorsqu'on répond à ce que Dieu attend de nous présentement et à la grâce du moment, il s'établit de nous à lui, en chaque instant, une relation de grâce et de sainteté qui, chaque instant, nous dispose à « entrer dans son repos », c'est-à-dire en sa présence, en sa société, en son bonheur : chose qui s'accomplira définitivement au *dernier* instant, à notre mort, mais sans que rien soit changé, ce dernier instant étant semblable à tous les autres, à cela près qu'il est *définitif* et qu'il consacre, consomme et récapitule tous les autres (aussi, on meurt comme on a vécu). Par quoi l'on comprend fort bien la réponse des saints que nous venons d'évoquer ; par quoi l'on voit une fois de plus que, pour le regard chrétien, il y a deux instants qui importent : le présent et le dernier, le *nunc* et l'*hora mortis*.

C'est que la vie du chrétien n'a pas seulement une fin, c'est-à-dire un terme, une rupture, comme toute chose charnelle, mais une fin, c'est-à-dire un but : qui est

Dieu. Que Dieu soit notre fin en ce sens qu'il oriente, gouverne et aspire tous nos actes, c'est cela qui est important; la fin au sens de terme et de rupture est, au regard de ce seul nécessaire, une chose accessoire et accidentelle, simplement l'accident dernier qui permet à la relation essentielle de se consommer pleinement et définitivement par notre entrée dans l'éternité, dans la vie *éternelle*, où Dieu nous sera toujours *présent*. L'essentiel est cette présence de Dieu à chaque instant de notre vie, lorsqu'elle est orientée vers lui, comme une fleur qui suit le soleil tout au cours de la journée ; l'essentiel est cette relation verticale de chacun de nos instants à Dieu notre Fin, qui les qualifie comme saints et agréables à Dieu, Dieu n'apparaissant pas au regard chrétien comme au bout d'une immense lunette, au terme de la vie, mais comme Celui-qui-est-là et qui nous regarde, à chaque instant de notre vie, jusqu'au dernier (1). Alors nous serons fixés dans la joie, sous son regard, pour toujours ; nous serons fixés en sa *Présence*.

*
* *

Il y a plus. Nous ne sommes pas seuls en face de Dieu, devant Dieu. Il y a quelqu'un avec nous, ou plutôt nous

(1) Tout ceci a été beaucoup mieux dit par le P. de Paillerets (*Considération de la mort*, dans *Rev. des Jeunes*, 15 nov. 1934, p. 460) : « Ce serait une erreur de croire que lorsque nous parlons de Fin il s'agisse exclusivement d'un ordre chronologique. Que Dieu soit notre Fin, ce n'est pas dire seulement qu'un jour, s'il Lui plaît, nous irons à Lui. C'est *dès maintenant* que Dieu est notre Fin ; tout de même qu'il n'est point le Créateur pour avoir donné l'être aux choses simplement « au commencement », mais pour ce qu'il le leur donne à tout instant. Et encore, la mort elle-même qui est pourtant bien une date précise à la fin de notre vie n'en est pas moins quelque chose de tout à fait actuel à tout moment de notre pèlerinage. C'est, si vous le voulez, un paradoxe; mais c'est aussi un lieu commun : « Chaque jour, nous mourons un peu. »

sommes avec quelqu'un : ce rapport immédiat, à Dieu, de chaque jour, de chaque instant présent de notre vie — et finalement du dernier — se réalise, comme toute grâce et toute sainteté, *dans le Christ*. Tout ce que nous venons de dire a un rapport très étroit et très profond avec le sacrifice du Christ que la Messe nous représente et nous rend présent chaque jour.

L'âme du sacrifice de la messe est, de notre part, l'offrande intérieure que nous faisons de nous-mêmes à Dieu en union avec le Christ. A la messe, ce n'est pas seulement Jésus-Christ qui est offert, mais c'est nous avec lui, notre vie avec la sienne présentée à Dieu sur la patène, notre pauvre petite adoration avec la sienne. La célébration de la messe en esprit et en vérité, pour les fidèles comme pour le prêtre, c'est de mettre leur vie dans leur messe.

Dès lors la messe est — en union avec le Christ, et donc de la manière la plus magnifique et la plus efficace — l'expression même, sous une forme cultuelle, de la relation essentielle de notre vie, en chacun de ses instants, à Dieu notre Fin. La vie en présence de Dieu, la fidélité à la grâce de chaque « moment présent », comportent que nous mettions notre vie dans notre messe ; en même temps et par un retour nécessaire, elles constituent une incarnation de l'esprit de la messe dans toutes nos journées et mettent notre messe dans notre vie. Aussi, comme l'instant ultime de notre mort consomme la relation à Dieu de tous les moments de notre vie, la scelle et lui donne, avec son fruit, la plénitude de son sens, notre mort consomme également l'esprit de toutes nos messes, y met le sceau d'une acceptation définitive et lui donne, avec son fruit, la plénitude de son sens. En mettant notre vie dans notre messe et en nous offrant avec le Christ, nous incluons à la fois tous les instants et tous les *aujour-*

d'hui dont notre vie sera faite, et le dernier de tous, notre mort, qui doit marquer l'agrément de notre offrande. A toutes ces offrandes, à ces messes de tous les *aujourd'hui*, notre mort met beaucoup plus que le point final : le sceau définitif. C'est le Vendredi saint qui donne son sens au Jeudi saint et à son eucharistie. C'est notre mort qui scelle et consacre la pleine valeur de toutes nos messes comme offrande en esprit et en vérité, en même temps qu'elle scelle et consacre la référence à Dieu de tous les *aujourd'hui* de notre vie (1). La réalité magnifiquement exprimée par saint Laurent voulant accompagner dans la mort le pontife qu'il assistait chaque jour à l'autel, ou par le Bx Noël Pinot montant à la guillotine revêtu des ornements sacerdotaux, cette unité de notre messe et de notre mort est vraie de tout chrétien fidèle à son Christ (2).

*
* *

Tout ceci est de nature à éclairer le sens chrétien de la préparation à la mort. Il y a en effet deux manières d'en-

(1) « Le jour précédent ne doit pas juger le jour présent, ni le jour présent ne doit pas juger le jour précédent; il n'y a que le dernier qui les juge tous. » (S. François de Sales.)

(2) Il y aurait beaucoup à dire sur l'Eucharistie comme sacrement de notre « passage » à Dieu, c'est-à-dire, tout à la fois, de chaque instant présent vécu saintement et de notre mort. L'eucharistie est le sacrement du passage de Notre-Seigneur à son Père, passage qui inclut tout ensemble la passion, la résurrection et l'ascension, où le Christ rentre définitivement dans le sein et le repos du Père (« Unde et memores... »). L'eucharistie remplace et consomme la Pâque ancienne qui est le mémorial du « passage » de la terre de servitude à la terre promise, c'est-à-dire encore au repos de Dieu ; la manne anticipe et symbolise, du même sacrement de passage, l'aspect de nourriture et de communion : tout cela formant le contexte des versets du Ps. xcv cités plus haut avec leur commentaire dans l'épître aux Hébreux. On en dirait autant du pain envoyé au prophète Élie (I Rois, xix) pour lui permettre d'arriver « usque ad montem Dei Horeb », autre image du repos en Dieu.

visager cette préparation, dont l'une nous paraît pleinement chrétienne, et l'autre d'un christianisme mêlé de quelques traits de sagesse païenne.

Dans la mesure où l'on s'est laissé toucher par le sens païen, pour lequel la mort est seulement le terme de la vie, une subite mise en face de Dieu *au bout de la vie*, dans la mesure où l'on pense que la vie est vécue pour elle-même et que la mort en est la rupture, ou du moins lui porte atteinte en la laissant se prolonger sous une autre forme — dans cette même mesure on éprouve le besoin de se ménager dans la vie, ou d'intercaler entre la vie et la mort un *temps* de préparation. Ainsi faisaient, parmi les païens, ceux qui avaient à la fois le privilège et les loisirs de la sagesse; les autres, sans doute, mouraient comme ils pouvaient.

On sait que le christianisme primitif, dans la conscience très vive qu'il avait du triomphe de la vie sur la mort acquis depuis la résurrection du Christ (1), échappait entièrement à la hantise de la mort qui troublait la sérénité des âmes païennes; il savait que « nous sommes passés de la mort à la vie » (I Jean, III, 14). Il est bien notable que la mort n'est jamais représentée dans les catacombes où se réunissaient ceux qui, pourtant, étaient sans cesse « voués à la mort » (I Cor., IV, 9).

La représentation de la mort devient au contraire un des motifs caractéristiques de l'art de la Contre-Réforme (2); bientôt, toute une littérature voit le jour,

(1) C'est l'esprit et le sens de toute l'Apocalypse (voir le Commentaire du P. Allo, 3e éd., Gabalda, 1933). Au milieu d'un monde où les chrétiens eux-mêmes ont oublié cela, on est tout réconforté par la lecture des œuvres où s'affirme le sens joyeux et triomphal du christianisme : Claudel, dom Vonier (*La nouvelle et éternelle Alliance*, et, avec une note d'exclusivisme, sa récente plaquette *Das Mysterium der Kirche*).

(2) Voir le ch. v du livre d'Ém. Male, *L'art religieux après le concile de Trente*. Paris, A. Colin, 1932.

inspirée d'abord par le *De arte bene moriendi* d'Érasme, qui se spécialise dans la préparation à la mort (1). La hantise de la mort, le temps et les soucis dépensés à s'y préparer accusent, dans les classes lettrées du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, tout ensemble la conservation d'une foi très vive et la diminution du sens théologal, une forte empreinte de moralisme et une prédominance des « pratiques » sur l'esprit et la vie.

Certes il faut reconnaître dans beaucoup de ces Préparations à la mort une très belle substance religieuse, le développement, en somme, de ce que les chrétiens mettent dans leur messe d'offrande de soi à Dieu (2). Mais plus d'une Préparation nous présente par surcroît des considérations comme celle-ci : « Il n'est jamais trop tôt de nous y appliquer [à penser à la mort]; quand nous ne ferions autre chose tout le reste de notre vie... C'est une folie de remettre cette pensée à un autre temps... S'agissant d'entrer dans un état éternel, nul temps qui nous est donné pour nous y préparer ne doit nous paraître long. Il n'y a point de temps fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie... Il n'y a qu'une pré-

(1) Voir H. Bremond, *Hist. litt. du sentiment religieux*, t. IX, pp. 331-387.

Le sujet, sur lequel B. donne déjà de précieuses indications, pourrait être encore étoffé. Signalons ici l'existence d'une littérature semblable dans le protestantisme de la période conservatrice : par ex. M. Moller, *Manuale de preparatione ad mortem*, 1593; J. Arndt dans ses *Vier Bücher vom Wahren Christentum*, 1603, s.; J. Gerhard dans ses *Meditationes sacrae*, 1606 ; H. Müller dans ses *Geistliche Erquickstunden*, 1664; V. E. Löscher, surintendant à Dresde, fonde en 1745 son *Académie chrétienne de préparation à la mort* ; S. Fr. Trescho écrit une *Wissenschaft selig und frohlich zu Sterben oder Sterbebibel*, 2^e^ éd., 1767. Cf. W. Elert, *Morphologie des Lutherthums*, I, pp. 41-42 (Munich, 1931) ; pour Luther lui-même, cf. H. Preuss, *Das Frömmigkeitsmotiv von Luthers Tessaradekas und seine mittelalterlichen Wurzeln*, dans *Neue kirchliche Zeitsch*, 1915, pp. 217 s.

(2) Voir par exemple Bremond, pp. 370 s.

paration éternelle qui pût avoir quelque rapport avec un état éternel (1). »

Il semble que cette idée de réserver, pour « se préparer » à la mort, un *temps spécial*, fût-il, en raison de la gravité des intérêts en cause, un *long* temps, il semble que cette idée, dans la mesure où elle domine, suppose une dissociation préalable de la mort et de la vie ou, ce qui revient au même, de la foi et de la vie. Si la foi et la religion sont (au moins de fait) des choses en dehors de la vie, une activité *spéciale* (si large qu'on lui fasse la *part*) à côté des occupations de la vie, alors on conçoit qu'entre la vie et la mort il faille interposer une préparation. Si la vie est vécue pour elle-même, c'est-à-dire non pour la relation de chaque instant à Dieu, à l'éternité, on conçoit qu'il faille réserver, entre la vie et la mort, une préparation à celle-ci.

Mais, en réalité, il ne s'agit pas de consacrer du *temps*, un *long* temps, à une telle préparation. La seule adéquate préparation à cette « hora mortis nostrae », c'est le « nunc », c'est l'*aujourd'hui*, c'est chacun des instants qu'il nous est donné de vivre dans la fidélité, sous la grâce de Dieu. Aucun « temps », si « long » soit-il, n'a de proportion à l'éternité, mais chaque instant peut être (et il est, qu'on le veuille ou non) en rapport et proportion avec elle. On ne voit pas la sainte Vierge consacrant de longues heures à méditer sur la mort ; mais chez elle la perfection de chaque instant se consomme de soi-même en un « passage » sans angoisse à la vie éternelle, au repos de Dieu. C'est la vie qui prépare à la mort, car, au point de vue chrétien, elle n'est vécue à chaque instant que pour la mort, elle réalise sans cesse dans le présent d'un « aujourd'hui » toujours renouvelé la relation à la

(1) Nicole, cité par Bremond, p. 363.

divine Présence que la mort ne fera que sceller, consommer et fixer pour toujours. Oui, à la lettre, nous vivons pour mourir; tout ce qui se dépense ici-bas du trésor précieux de la vie est répandu goutte à goutte, comme le parfum de Madeleine, « ad sepeliendum », pour l'ensevelissement; la valeur de notre mort est faite de la générosité que nous aurons apportée dans le goutte à goutte d'une vie pour Dieu. Ainsi encore, tout ce qu'on peut mettre d'intelligence et de tendresse dans une lettre est fait pour l'instant où on la jettera dans la boîte : « ad sepeliendum ». — « Nous sommes une lettre du Christ, écrite... par l'Esprit du Dieu vivant » (II Cor., III, 3).

Paradoxe ? Oui, exprimé ainsi et aussi mal, ce sont des paradoxes. Mais le sens chrétien sait les vivre sans phrase, dans la plus grande simplicité.

M.-J. Congar, O. P.

La messe des vivants [1]

La mort est une réalité qui nous concerne tous et qui nous concerne personnellement. Sa pensée trouble notre cœur d'homme, comme elle faisait pour saint Paul et, au jardin de l'agonie, pour l'Homme-Dieu lui-même. Le mystère où elle nous introduit tient notre âme chrétienne dans l'anxiété. Nous ne savons, en effet, si c'est celui de l'amitié de Dieu ou de sa juste colère. Horreur naturelle de la mort elle-même, surnaturelle angoisse de l'inconnu où elle nous jette, le poids, nous le savons tous, est lourd à porter.

Devant la mort, nous sommes tous de petits enfants et, plus que les autres, ceux dont les cheveux ont blanchi. D'instinct, quand ils ont peur, les petits enfants cherchent leur mère. Ainsi faisons-nous lorsque la pensée de la mort s'empare de notre cœur. Nous cherchons notre mère, non pas notre mère de la terre qui, dans la mort, où d'ailleurs elle nous précède d'ordinaire, ne peut presque rien pour nous, mais notre Mère du Ciel, qui est aussi

(1) Nous pensons être utile à nos lecteurs en publiant ce texte du très regretté P. Lemonnyer. Cette instruction d'une théologie à la fois si pratique et si profonde fut prononcée le 10 avril 1930, à l'occasion de la fête nationale de l'*Association de N.-D. de la Bonne Mort* dans l'église des Stigmates de saint François, à Rome. Ceux qui désireraient de plus amples renseignements sur cette pieuse Association peuvent écrire à la Direction, 10, Piazza Rusticucci, Rome. (N.D.L.R.)

celle de Dieu, et que nous appelons Notre-Dame de la Bonne Mort...

Jésus-Christ, par sa Passion, est devenu notre Rédempteur. Marie, par sa Compassion, est devenue notre Corédemptrice. Cela est de conséquence. C'est pour avoir été notre Rédempteur sur la croix qu'il appartient à l'Homme-Dieu de nous dispenser la grâce qu'il nous a méritée. C'est pour avoir été la Corédemptrice au pied de la Croix que la Mère de Dieu se trouve associée à son Fils dans la dispensation de la grâce qu'avec lui et en dépendance de lui elle nous a méritée. Et puisque la grâce finale et décisive est celle d'une bonne mort, nous ne pouvons aucunement douter que Marie n'ait une part spéciale au don qui nous en est fait. La nature même des choses exigeait que Notre-Dame de la Compassion devînt Notre-Dame de la Bonne Mort.

N'en doutez pas, c'est elle qui a inspiré aux Prêtres de Sainte-Marie d'organiser, sous son patronage, la pieuse Association de la Bonne Mort. C'est elle, pareillement, qui a incliné les Souverains Pontifes Pie X, Benoît XV et Pie XI à l'approuver, à la recommander, à l'enrichir, non seulement de faveurs spirituelles, mais encore de directives spéciales. Parmi ces directives, j'ai choisi, pour la proposer à vos religieuses méditations, celle qui nous recommande ce qu'il me semble qu'on peut appeler la *Messe des vivants*.

« Pourquoi donc, demande Benoît XV dans son Bref du 31 mai 1921, pourquoi donc les fidèles qui veulent s'assurer une mort précieuse et sûre ne font-ils pas célébrer le saint Sacrifice à cette intention? » En effet, pourquoi? En partie, parce qu'ils ont une prédilection excessive pour la Messe des morts. C'est à tort, observe le Pape : « Appliqués aux vivants, les fruits du saint Sacrifice sont bien plus copieux qu'appliqués aux morts. » Il

insiste et précise tout ensemble : « En effet, leur application aux premiers, étant supposé que leur intention et leurs dispositions sont ce qu'elles doivent être, est *plus directe*, *plus certaine* et *plus abondante* que leur application aux seconds. »

Ces paroles sont fortes, mais que signifient-elles au juste? Voulez-vous que nous le recherchions ensemble? Ce sera rendre hommage à Notre-Dame de la Bonne Mort, de qui nous croyons qu'elles nous viennent.

I. — Application plus directe aux vivants

L'application des fruits du saint Sacrifice est *plus directe* faite aux vivants que faite aux morts. Qu'est-ce à dire et quel intérêt pratique peut avoir cette remarque?

Par fruits du saint Sacrifice, vous savez que nous devons entendre ici ce qu'on appelle son fruit spécial. Pour chaque Messe, l'application en est faite à telles ou telles personnes déterminées par le prêtre qui célèbre. Si cette application est moins directe au bénéfice des défunts qu'au profit des vivants, ce n'est évidemment pas à sa libre volonté que nous devons l'attribuer. Mais sa volonté exclue, il faut donc que ce soit une question de pouvoir. Le pouvoir du prêtre qui célèbre serait moins direct à l'égard des morts que des vivants.

A la Messe, le prêtre joue un triple rôle et exerce un triple pouvoir. Premièrement, il réalise, par la consécration, le sacrifice eucharistique, en quoi il agit comme ministre de Jésus-Christ. Deuxièmement, il l'offre à Dieu, comme ministre, à la fois, de Jésus-Christ et de son Église. Troisièmement, il en applique ou attribue le fruit spécial soit aux vivants, soit aux morts, ce qu'il fait proprement comme ministre de l'Église. Ce pouvoir d'application du

fruit spécial de la Messe est donc, chez le prêtre qui célèbre, celui de l'Église elle-même.

Ce dernier point mérite toute notre attention. Il est d'une importance capitale pour la suite du raisonnement. On semble croire parfois que le prêtre, dans l'application des fruits de la Messe, agit comme représentant et ministre des personnes aux intentions desquelles il célèbre. Il n'en est rien. Le prêtre est ministre de qui il tient son pouvoir. Or ce pouvoir sacerdotal d'appliquer les fruits du saint Sacrifice, il ne le tient pas des fidèles. C'est de Jésus-Christ en premier lieu qu'il l'a reçu, comme son sacerdoce lui-même. Puis et plus spécialement, c'est de la Sainte Église, à laquelle Jésus-Christ a donné le Sacrifice de la Messe dont il a fait l'acte suprême du culte chrétien et, avec les Sacrements, l'instrument par excellence du salut des âmes. Des fidèles qui lui ont demandé de célébrer la Messe, le prêtre reçoit, non pas une délégation de pouvoir et d'autorité, mais une simple détermination extérieure d'après laquelle il forme sa propre intention de ministre de l'Église et du Christ. Son pouvoir d'application est celui de l'Église.

Le pouvoir de l'Église terrestre et militante est-il donc moins direct sur les morts que sur les vivants? Sans aucun doute. L'Église le sait et nous en prévient elle-même. Sur les morts, elle n'a même qu'un pouvoir très limité. Elle ne peut plus, par exemple, leur administrer, comme aux vivants, les Sacrements de Jésus-Christ. Tout ce qui lui reste, c'est avec le droit éventuel de leur rendre un culte, le pouvoir de leur appliquer, par manière de suffrage et si leur état personnel le comporte, les surabondantes satisfactions de Jésus-Christ et des Saints. Par manière de suffrage, et non plus d'application directe. L'Église de la terre n'a pas, à proprement parler, juridiction sur les morts. Cette application n'est pas un

acte d'autorité proprement dite. C'est une requête plutôt, une requête qualifiée et efficace, que l'Église adresse à Dieu. Dieu accepte et c'est lui-même, selon son bon plaisir, qui applique aux morts le bénéfice de ces suffrages et de ces satisfactions. Vous entendez bien : selon son bon plaisir, ou mieux, selon les décrets, pour nous mystérieux, de sa sagesse souveraine.

Vous m'objecterez peut-être : Après tout, que nous importent ces différences dans le mode d'application aux vivants et aux morts du fruit spécial de la Messe? Faite aux vivants, l'application, dites-vous, est plus directe et c'est l'Église elle-même qui y procède. Faite aux morts, elle est moins directe et c'est Dieu lui-même, finalement, qui la réalise. Il est vrai, lorsqu'il s'agit des morts, l'Église et nous, nous devons nous en remettre à Dieu. Mais y a-t-il là rien qui nous puisse troubler? La miséricorde et la libéralité de Dieu ne font-elles pas, de préférence à tout le reste, notre sécurité? N'est-ce pas à elles, même lorsqu'il s'agit des vivants, qu'en fin de compte nous sommes obligés de nous en remettre? Vous avez beau dire qu'à leur égard l'application du fruit spécial de la Messe est directe et l'œuvre de l'Église elle-même. Cette application aboutit soit à la collation de grâces actuelles, soit à la remise des peines dues au péché pardonné. Donc, dans l'un et l'autre cas, à une intervention personnelle de Dieu, tout comme dans l'application aux morts. La Messe n'est pas un Sacrement; quoique intrinsèque, son efficacité est, non pas physique et directe, mais morale et donc médiate. Elle agit sur Dieu, qui agit ensuite sur nous. Votre distinction d'application plus directe et d'application moins directe, à supposer qu'elle soit fondée, est dépourvue d'intérêt pratique.

Ce n'est pas à croire, étant donnée la manière de s'exprimer du Souverain Pontife. Comment supposer qu'il

parle pour ne rien dire? J'entends bien que les Sacrements s'administrent à l'homme, tandis que la Messe s'offre à Dieu et que cela fait entre eux une différence. Quoique toujours efficace de par elle-même, leur action sur l'homme est, pour les Sacrements, immédiate, pour la Messe, médiate. Mais cette action toujours médiate de la Messe, qu'elle soit appliquée aux vivants ou aux morts, est tantôt plus directe et tantôt moins directe. Qu'est-ce à dire? Faite aux vivants et donc par voie d'autorité, l'application des fruits de la Messe, quoique s'effectuant toujours par l'entremise de Dieu, leur parvient de soi dans toute l'étendue que l'Église et le prêtre, son ministre, ont prétendu lui donner. Dieu, si l'on peut dire, et on le peut, puisque c'est lui qui en a ainsi disposé, se comporte en exécuteur fidèle de la volonté de son Église. Faite aux morts et donc par manière de suffrage, l'application des fruits de la Messe, qui, en soi, demeurent les mêmes, se trouve remise à la discrétion de Dieu. Il n'y a plus cheminement direct du prêtre qui applique aux bénéficiaires. La libre détermination de Dieu y fait comme une brisure.

Or nous voyons s'introduire ici une préoccupante inconnue, à savoir le mystère de cette libre détermination de Dieu appliquant aux morts les fruits de la Messe célébrée pour eux. Non seulement à l'égard de l'Église, mais vis-à-vis de Dieu même, la condition des morts diffère de celle des vivants. La terre, où sont les vivants, est, par excellence, le royaume de la divine miséricorde. Sommes-nous assurés que le Purgatoire, séjour des morts auxquels les suffrages de l'Église peuvent profiter, l'est au même degré et dans la même étendue? Non seulement vous savez bien que nous ne le sommes pas, mais tout nous invite à penser le contraire. Si la miséricorde de Dieu n'en est pas absente — elle ne l'est même pas de

l'enfer — néanmoins la justice de Dieu y règne principalement, et c'est selon sa loi que s'effectue à l'égard des morts la conversion, en remise ou allègement de peine, du fruit du saint Sacrifice. Derrière la parole du Pape, nous voyons s'évoquer le Purgatoire où, débiteurs qui n'ont pas pris souci de payer leurs dettes au temps opportun, les morts ont affaire à la justice de Dieu. Pour les atteindre, car il les atteint, le bénéfice des Messes dont nous leur appliquons le fruit doit passer par les mains de cette souveraine justice. Il est manifestement de notre intérêt de préférer à ce futur régime de la justice l'actuel régime de la miséricorde.

II. — Application plus certaine

Faite aux vivants, l'application des fruits du saint Sacrifice n'est pas seulement plus directe que faite aux morts, elle est encore et surtout *plus certaine*. Vous saisissez tout le prix de ce deuxième avantage.

Comparable en cela aux Sacrements de Jésus-Christ, le sacrifice de la Messe possède une efficacité propre. Cette efficacité, qui lui est intrinsèque, est indépendante des dispositions du prêtre qui célèbre et de celles des personnes au bénéfice desquelles il célèbre. N'est-il pas le mémorial et, sous le mode sacramentel, le renouvellement du sacrifice de la Croix? Sur la croix et sur l'autel, le sacrifice de l'Homme-Dieu vaut en lui-même et par lui-même devant Dieu. C'est ce qui fait l'immense intérêt de la Messe.

Cependant le sacrifice de la croix et le sacrifice de l'autel appartiennent à deux plans différents, celui de la croix au plan de la Rédemption, celui de l'autel au plan de l'application des fruits de la Rédemption. Cela fait entre eux,

en dépit de leur foncière unité, une différence dont l'importance pratique est considérable.

L'affaire de notre Rédemption s'est traitée sur la croix entre Dieu et Jésus-Christ tout seuls, sans aucune intervention active de notre part. Notre rôle s'y est trouvé réduit à celui de simples bénéficiaires.

Il ne nous a été rien demandé que d'être des hommes et pécheurs, ce que nous sommes effectivement. Dans ces conditions, le succès était assuré. Tous et chacun nous sommes vraiment rachetés. Il ne nous est pas permis d'en douter sans faire injure à notre Sauveur.

Mais l'application à chacune de nos âmes rachetées du fruit de la Rédemption est une tout autre affaire et soumise à des lois différentes. La chose se traite, cette fois, entre Jésus-Christ et Dieu d'abord, puis entre eux et chacun de nous. Nous ne sommes plus de simples bénéficiaires. Notre rôle est celui de partie prenante et donc active.

Entre Dieu et Jésus-Christ, d'abord. Voilà pourquoi le sacrifice de la Messe, gardant son efficacité propre, nous mérite virtuellement, s'il est offert pour nous, des grâces certaines. Entre Dieu et Jésus-Christ d'une part, et nous-mêmes d'autre part. Voilà pourquoi l'application de ces grâces méritées en principe ne peut nous être faite, en réalité, que si nous y apportons les dispositions requises.

Et premièrement, il faut que nous en soyons capables. C'est là comme une condition fondamentale. Eh quoi! tous les hommes n'en sont-ils pas capables? Tous les vivants, oui, mais non pas tous les morts. Il y a des morts qui n'en sont plus capables pour n'en avoir plus besoin : ce sont les bienheureux dans le Paradis. Il y a des morts qui en auraient grand besoin, mais qui n'en sont plus capables : ce sont les damnés dans l'Enfer. Et il y a, enfin, les morts qui en sont capables et qui en ont besoin : ce

sont les âmes du Purgatoire. Parmi les morts, il n'y a qu'elles à qui les fruits de la Rédemption demeurent applicables et à qui l'oblation du saint Sacrifice puisse effectivement profiter.

C'est ici que commence notre incertitude. Nos morts, pour lesquels nous faisons offrir le saint Sacrifice, où sont-ils? Nous avons des espérances, nous pouvons avoir des inquiétudes ou même de cruelles angoisses, nous n'avons jamais de vraie certitude. Sont-ils ou ne sont-ils plus capables de bénéficier du fruit de la Rédemption que le saint Sacrifice a, pour ce qui le concerne, le pouvoir de leur mériter? Nous ne le savons pas. Et nous-mêmes, en serons-nous capables, lorsque se diront les Messes dont nous disposons la célébration en notre faveur après notre mort? Nous ne le savons pas, vous savez bien que nous ne pouvons pas le savoir.

Mais les vivants sont-ils vraiment en meilleures conditions? Le sont-ils du moins de façon certaine et du seul fait qu'ils sont vivants? Oui, de façon certaine et du seul fait qu'ils sont vivants. Que dites-vous? La loi ne vaut-elle donc pas pour eux aussi, qui veut que Jésus-Christ, qui nous a rachetés sans nous, ne nous sauve pas sans notre concours effectif? Assurément. Mais tous les vivants sont-ils, du seul fait qu'ils sont vivants, dans les dispositions que requiert leur salut? Dans les dispositions positives et actuelles qui assureraient d'emblée leur justification, s'ils sont pécheurs, l'heureux progrès de leur vie surnaturelle, s'ils sont dans la grâce de Dieu? Non, hélas! Mais, fussent-ils en état de péché et sans aucune pensée d'en sortir, ou même résolus d'y demeurer, ils sont toujours et à tout moment capables de recevoir les grâces actuelles, non seulement extérieures, mais intérieures, qu'il plaira à Dieu de leur accorder et qui peuvent changer leur volonté mauvaise ou languissante. Or, c'est le privi-

lège de la sainte Messe de nous mériter, avec une efficacité certaine, ces grâces actuelles de conversion, si nous avons besoin de conversion, de progrès spirituel si nous sommes déjà dans la grâce de Dieu. Célébrée pour des morts, nous ne sommes pas sûrs que la sainte Messe leur profitera. Célébrée pour des vivants, nous sommes assurés qu'ils en recevront toujours quelque fruit : comme lorsque nous prions pour eux, mais beaucoup plus sûrement et abondamment. L'efficacité du saint Sacrifice l'emporte, en effet, sur celle de la prière et se doit comparer à celle des Sacrements, sous cette réserve qu'elle est productrice, non pas de la grâce sanctifiante elle-même et directement, mais des grâces actuelles qui y disposent et que Dieu nous donne à cause de lui.

L'application des fruits du saint Sacrifice est plus certaine faite aux vivants que faite aux morts. C'est vrai. Cependant leur cas demeure bien différent. Faite aux morts qui sont en état d'en profiter, cette application représente un bénéfice plus assuré, parce que définitif. Faite aux vivants, cette application représente sans doute un avantage plus certain, puisque tous en sont capables, mais un avantage immédiat seulement et sans garantie de stabilité. Les grâces actuelles octroyées au vivant, s'il en mésuse, aggraveront même sa culpabilité et son futur châtiment. La remise de peine accordée aux âmes du Purgatoire est sans retour et les achemine sûrement à l'éternelle béatitude. Dans la Messe des vivants, nous retrouvons des aléas que la Messe des morts ne comporte pas. Sous ce rapport, les morts gardent l'avantage.

Pour nous couvrir, nous vivants, contre ces aléas, il n'y a pas de moyen plus efficace que la Messe elle-même. Rappelez-vous la parole de Benoît XV que je vous ai déjà citée : « Pourquoi donc les fidèles qui veulent s'assurer une mort précieuse et sûre ne font-ils pas célébrer le

saint Sacrifice à cette intention? » Parmi les fruits que nous devons attendre de l'oblation du saint Sacrifice, la Lettre pontificale énumère, en effet, la grâce de la persévérance finale.

La persévérance finale est essentiellement une grâce. Nous sommes incapables de la mériter. Mais nous pouvons et devons la demander. Dieu, nous dit Benoît XV, l'accorde à la prière que nous lui adressons au nom de Jésus-Christ. Or quelle prière est comparable au saint Sacrifice de la Messe? Prier le Père au nom de Jésus-Christ, c'est tout d'abord lui alléguer ses mérites. La Messe est l'allégation souveraine, puisque nous y produisons aux yeux de Dieu Jésus-Christ lui-même immolé pour notre salut. Prier le Père au nom de Jésus-Christ, c'est le prier en parfait accord de volonté avec notre Sauveur. Mais à la Messe, notre cœur et notre prière s'absorbent en cette volonté salvifique de Jésus-Christ qui s'y affirme avec la même force que sur la croix. Lorsqu'il s'agit de la persévérance finale, la Messe elle-même n'a valeur que de prière, et non pas de mérite. Mais quelle prière! Cette grâce aussi de persévérance finale, que nous sommes incapables de mériter, Jésus-Christ nous l'a méritée. Il nous l'a méritée par sa Passion et par sa Mort. Sacramentellement, nous les renouvelons sur l'autel aux fins de supplication pour que nous soit accordée de Dieu, à nous qui n'y avons pas droit, cette grâce suprême sur laquelle Jésus-Christ, lui, à des droits.

C'est tout cela qu'il sied que nous considérions, si nous voulons comprendre dans toute son étendue la parole du Pape : « L'application des fruits du saint Sacrifice est plus certaine faite aux vivants que faite aux morts. »

III. — Application plus abondante

Venons-en au troisième point de l'enseignement pontifical, dont l'importance pratique est considérable. Les fruits du saint Sacrifice sont *plus abondants* appliqués aux vivants qu'aux morts.

Les fruits du saint Sacrifice sont de deux sortes. La sainte Messe mérite à ceux pour lesquels elle est offerte, premièrement des grâces actuelles, secondement une remise de la peine due au péché pardonné. Ces grâces et cette remise leur sont effectivement octroyées, bien entendu, dans la mesure rendue possible par leurs dispositions. Or, tandis que les vivants peuvent bénéficier de l'un ou l'autre fruit, les morts, c'est-à-dire les âmes du Purgatoire, ne sont capables que du second.

Célébrée à l'intention des vivants, la Messe est productrice de grâces. Sans doute, elle ne l'est pas, comme les Sacrements, de grâce habituelle ou sanctifiante. Elle ne vaut aux vivants que des grâces actuelles, mais, pour ce qui est d'elle, elle les leur obtient avec une certitude et une abondance incomparables. Avons-nous bien, pour les grâces actuelles en général, pour celles du saint Sacrifice en particulier, l'estime qu'elles méritent? Ce n'est pas du tout sûr. Nous devrions au moins comprendre que si nous pouvons obtenir de Dieu le pardon de nos fautes, tant mortelles que vénielles, c'est à elles que nous le devons. Sans elles, nous serions incapables des actes surnaturels que requiert ce pardon. Or, si nos péchés ne nous ont pas été pardonnés au préalable, nulle remise n'est possible de la peine qu'ils nous ont méritée. Nous nous inquiétons beaucoup d'échapper aux châtiments dont la justice de Dieu frappe les pécheurs pardonnés dans le Purgatoire. Nous ne nous inquiétons pas assez

de nos péchés eux-mêmes et d'en obtenir rémission. Le calcul qui retarde jusqu'après la mort la célébration des Messes dont on prétend s'assurer le bénéfice est aussi peu avisé qu'il est peu élégant ou peu généreux.

Cette première considération touchant la valeur des grâces actuelles veut être complétée par une seconde qui a plus directement rapport à l'acquittement de la dette dont nous demeurons redevables envers Dieu pour nos péchés pardonnés. Nous devons aux grâces actuelles de pouvoir sortir de l'état de péché mortel, si nous y sommes. Mais une fois rétablis dans l'amitié divine, nous leur devons aussi de pouvoir exercer la vie de la grâce et des vertus surnaturelles, d'y persévérer et d'y progresser. Or chacun de nos actes de vie surnaturelle possède une double valeur, valeur de mérite vis-à-vis de la béatitude éternelle, valeur de satisfaction à l'égard des peines temporaires dues à nos péchés pardonnés. La fidélité même de notre vie chrétienne affermie et accrue par l'abondance des grâces que nous vaut le saint Sacrifice répare et expie devant Dieu tous les jours et tout le long de chaque jour. Qui dira la valeur satisfactoire d'un bel acte de vraie charité pour Dieu! Nous n'y pensons pas assez, indiscrètement affairés que nous sommes parfois en l'accomplissement des pratiques matérielles dont nous attendons uniquement la libération des peines du Purgatoire.

Reste cet autre fruit du saint Sacrifice qui nous intéresse si fort et que nous appelons satisfactoire. S'imagine-t-on donc qu'il n'est applicable qu'aux morts? Il l'est pareillement aux vivants en état de grâce : « La Messe, nous dit le Pape Benoît XV, nous offre, en outre, le moyen d'apaiser, dès cette vie, la justice de Dieu et d'acquitter, soit en totalité, soit, du moins, en grande partie, les peines qu'il nous faudrait autrement endurer dans les flammes du Purgatoire. »

La Lettre pontificale nous invite, en effet, à penser que, même pour ce qui regarde le fruit satisfactoire du saint Sacrifice, la condition des vivants est plus favorable, à certains égards, que celle des morts. L'application de ce fruit de la Messe, comme de celui des Sacrements eux-mêmes, se fait à chacun selon ses dispositions. Si, par les dispositions dont il s'agit, il fallait entendre uniquement, avec l'état de grâce, l'universelle détestation de ses fautes, tant vénielles que mortelles, l'avantage serait aux âmes du Purgatoire. Mais s'il faut entendre aussi le souci actif et méritoire de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés pardonnés, les vivants sont en meilleure condition que les morts, qui ne peuvent plus rien.

Vis-à-vis de l'application par Dieu du fruit satisfactoire de la Messe, la réceptivité des âmes du Purgatoire, pleinement contrites et pardonnées, est parfaite. Elles n'opposent aucun obstacle à l'efficacité du saint Sacrifice dont la valeur expiatoire, d'autre part, est infinie. Il semble donc qu'une seule Messe doive suffire, et au-delà, pour acquitter leur dette qui, elle, est limitée. Cependant l'enseignement et surtout la pratique de la sainte Église nous dissuadent de nous abandonner à cette pensée. Dans l'application qu'il fait aux âmes du Purgatoire du fruit satisfactoire de la Messe, il paraît certain que Dieu tient compte de facteurs autres que cette seule réceptivité purement passive. Quels facteurs? Ce serait de notre part présomption que de prétendre les discerner et les évaluer tous. Attachons-nous à ceux qui relèvent des dispositions du bénéficiaire de la Messe, qui sont de notre actuel propos. Voici qu'une fois de plus les vivants vont reprendre l'avantage des morts. Cet avantage consiste en ce qu'ils peuvent apporter à l'application du fruit satisfactoire de la Messe, en même temps qu'une réceptivité passive, une réceptivité positive et active. Qu'est-ce à

dire? Ceci, qu'ils peuvent, par des actes en eux-mêmes méritoires et déjà satisfactoires, témoigner à Dieu du désir qu'ils ont de s'acquitter de leur dette à l'égard de sa justice. Cette conduite, d'ailleurs, peut prendre des formes assez différentes et de valeur inégale.

Pour rendre notre exposé plus clair et plus persuasif, prenons, dans la pratique courante des fidèles, deux cas concrets et typiques tout ensemble. Ce sera d'abord, si vous le voulez bien, celui de la bonne grand'mère que nous connaissons tous. Son mari est mort, réconcilié avec Dieu à sa dernière heure, et elle fait dire des Messes, régulièrement, pour le repos de son âme. Elle vit seule maintenant, ses enfants sont établis. Elle vieillit. La mort pour elle n'est pas très loin. Elle y pense et elle songe à ce qui l'attend par-delà la mort. Ce qui l'attend, du moins elle l'espère, ayant toujours vécu en chrétienne, c'est le Purgatoire. Et le Purgatoire l'effraie beaucoup. Sa vie n'a pas été exempte de fautes. Sa fidélité à Dieu a été, en somme, commune et imparfaite. Les épreuves de la vie, dont elle a eu sa part, bien entendu, elle les a portées d'une âme qui n'était que tout juste soumise et sans grand souci de pénitence. Elle a grand peur du Purgatoire, où l'on dit qu'il y a tant à souffrir. Tout son souci se concentre sur les dispositions à prendre pour s'assurer le bénéfice du plus grand nombre possible de Messes. Mais après sa mort! L'essentiel est là. Par son testament, elle impose à ses enfants des obligations de Messes, avantageuses pour elle, onéreuses pour eux seuls. Tout ce calcul, pour louable qu'il soit, est d'inspiration assez médiocre et plus ou moins alourdi de crainte servile.

Je vous le demande, l'acte de cette autre et pauvre vieille femme qui, sans tant de calculs, prélève, de son vivant, sur sa modeste aisance ou sur ce que d'autres

qu'elle appelleraient son nécessaire, de quoi offrir à la divine justice pour ses péchés la valeur satisfactoire d'un certain nombre de Messes, n'est-il pas beaucoup plus significatif devant Dieu ? Qui pourrait en douter? Son généreux souci de ne pas attendre d'être dans le feu du Purgatoire pour s'inquiéter de la réparation qu'elle doit à Dieu n'en double-t-il pas le prix? Sa capacité de recevoir le bénéfice du fruit expiatoire de la Messe ne s'en trouve-t-elle pas accrue d'autant et, par conséquent, le profit réel qu'elle en tire?

Il serait facile de multiplier les exemples illustrant cette pensée que le souci de satisfaire à Dieu, sans attendre la mort, pour ses propres péchés et pour les péchés des siens, par la célébration de la Messe, incline la divine Miséricorde à une application particulièrement large du fruit satisfactoire de ce divin Sacrifice.

Nous savons bien peu de choses touchant le mystère de la satisfaction par voie d'indulgence ou par application de la sainte Messe. Ce que nous savons, c'est que Dieu, en cela comme partout, demeure celui qui regarde le cœur, en même temps que le don et plus que le don. Dieu est sensible, Dieu est infiniment sensible aux humbles empressements de notre amour.

Instruisons-nous donc et instruisons les autres. Benoît XV gémit sur l'ignorance préjudiciable d'un grand nombre de chrétiens qui ne comprennent pas que le saint Sacrifice leur serait bien plus avantageux, si, au lieu d'en laisser le soin à leurs héritiers, ils le faisaient célébrer eux-mêmes de leur vivant, s'assurant ainsi le bénéfice d'une vie plus chrétienne, la grâce d'une bonne mort et un moyen efficace de satisfaire pour leurs péchés. L'Association de N.-D. de la Bonne Mort a reçu du Siège Apostolique mission d'y porter remède en contribuant à

éclairer le peuple chrétien et en encourageant la salutaire pratique de la *Messe des vivants*. Aidons-la, selon notre pouvoir, dans cette entreprise de charité. Derrière elle, notre foi discerne celle de qui lui est venue cette inspiration, Notre-Dame de la Bonne Mort. Marie ne se lasse pas de nous être bonne. Se pourrait-il que notre cœur ne réponde pas au sien? Les conseils qu'elle daigne nous faire donner, ses maternelles invitations, tout ce message de son affectueuse sollicitude dont l'Association de N.-D. de la Bonne Mort est porteuse, veulent être accueillis avec gratitude et propagés avec zèle. Sans négliger la Messe des morts, ayons une préférence pour la *Messe des vivants*.

fr. A. Lemonnyer, O. P.

La messe et la mort

On peut approfondir la doctrine chrétienne et catholique du sacrifice de la messe de façon abstraite et spéculative; on peut aussi l'approfondir de façon concrète et vécue, en s'unissant à l'oblation du Sauveur d'une façon personnelle, et plus particulièrement en faisant à l'avance le sacrifice de sa vie, pour obtenir la grâce d'une sainte mort (1).

∴

Plus que personne au monde, Marie a été associée au sacrifice de son Fils, en participant à toutes ses souffrances dans la mesure de son amour pour lui.

Des saints, en particulier les stigmatisés, ont été exceptionnellement unis aux souffrances et aux mérites du Sauveur, un saint François d'Assise et une sainte Catherine de Sienne, par exemple; mais si profonde qu'ait été cette union, elle fut pourtant peu de chose en comparaison de celle de Marie. Par une connaissance expérimentale des plus intimes et par la grandeur de son

(1) Nous avons déjà parlé de l'*Union Eucharistique*, érigée à la Sainte-Baume dans le but d'établir un *culte perpétuel de messes* pour la pacification du monde. Nous sommes heureux de noter que cette pieuse union s'est récemment répandue en Piémont et aussi aux Iles Philippines. Pour y être inscrit, s'adresser au Secrétariat de l'Union Eucharistique, presbytère du Plan d'Aups, par Saint-Zacharie (Var).

amour, Marie au pied de la Croix est entrée dans les profondeurs du mystère de la Rédemption, plus que saint Jean, plus que saint Pierre, plus que saint Paul. Elle y est entrée dans la mesure de la plénitude de grâce qu'elle avait reçue, dans la mesure de sa foi, de son amour, des dons d'intelligence et de sagesse qu'elle avait à un degré proportionné à sa charité.

Pour entrer un peu nous-mêmes dans ce mystère et en tirer les leçons pratiques qui nous permettent de nous préparer à une bonne mort, pensons au sacrifice que nous devons faire de notre vie en union avec Marie au pied de la Croix.

On exhorte souvent les mourants à faire le sacrifice de leur vie, pour donner une valeur satisfactoire, méritoire et impétratoire à leurs dernières souffrances. Souvent les Souverains Pontifes, en particulier Pie X, ont invité les fidèles à offrir d'avance ces souffrances, peut-être très grandes, du dernier instant, pour se bien disposer à les offrir d'un cœur plus généreux à l'heure suprême.

Mais pour bien faire dès maintenant ce sacrifice de notre vie, il faut le faire en union avec le sacrifice du Sauveur perpétué sacramentellement sur l'autel pendant la Messe, en union avec le sacrifice de Marie, Médiatrice et Corédemptrice. Et pour bien voir tout ce que cette oblation doit comporter, il convient de se rappeler ici les quatre fins du sacrifice : l'adoration, la réparation, la supplication et l'action de grâces. Nous les considérerons successivement, en voyant les leçons qu'elles comportent.

L'Adoration.

Jésus sur la Croix a fait de sa mort un sacrifice d'adoration. Ce fut l'accomplissement le plus parfait du pré-

cepte du décalogue : « *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul* » (Deutér., VI, 13). C'est par cette parole divine que Jésus avait répondu à Satan qui lui disait : « Je te donnerai tous les royaumes du monde, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer, *si cadens adoraveris me.* »

L'adoration est due à Dieu seul, à cause de sa souveraine excellence de Créateur, parce que lui seul est l'Être même, éternellement subsistant, la Sagesse même, l'Amour même. L'adoration, qui lui est due, doit être à la fois extérieure et intérieure, inspirée par l'amour; elle doit être une adoration en esprit et en vérité.

Une adoration d'une valeur infinie a été offerte à Dieu par Jésus à Gethsémani, lorsqu'il se prosterna la face contre terre en disant : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite et non la mienne » (Matth., XXVI, 10). Cette adoration reconnaissait pratiquement et profondément la souveraine excellence de Dieu, maître de la vie et de la mort, de Dieu qui, par l'amour du Sauveur, voulait faire *servir la mort, peine du péché, à la réparation du péché* et à notre salut. Il y a dans ce décret éternel de Dieu, qui contient toute l'histoire du monde, une excellence souveraine, reconnue par l'adoration de Gethsémani.

Cette adoration du Sauveur continua sur la Croix, et Marie s'associa à elle, dans la mesure de la plénitude de grâce qu'elle avait reçue et qui n'avait cessé de grandir. Au moment de la crucifixion de son Fils elle a adoré les droits de Dieu, auteur de la vie, qui allait faire servir la mort de son Fils innocent à la réparation du péché, pour le bien éternel des âmes.

En union avec Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, adorons Dieu et disons de tout cœur, comme nous y invitait S. S. Pie X : « Seigneur, mon Dieu, dès aujourd'hui, d'un

cœur tranquille et soumis, j'accepte de votre main le genre de mort qu'il vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses angoisses, toutes ses peines et toutes ses douleurs. »

Quiconque une fois dans sa vie, un jour à son choix, aura récité cet acte de résignation après la confession et la communion gagnera une indulgence plénière qui lui sera appliquée à l'heure de la mort, suivant la pureté de sa conscience. Mais qu'il serait bon de refaire chaque jour ce sacrifice, pour nous préparer ainsi à faire de notre mort, au dernier instant, en union avec le sacrifice du Christ continué en substance sur l'autel, un sacrifice d'adoration, en pensant au souverain domaine de Dieu, à la Majesté et à la Bonté de Celui « qui conduit à toute extrémité et qui en ramène — *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit* » (Deut., XXXII, 39; Tobie, XIII, 2; Sagesse, XVI, 13). Cette adoration de Dieu, maître de la vie et de la mort, peut se faire de manières assez différentes, suivant que les âmes sont plus ou moins éclairées : en est-il une meilleure que de s'unir ainsi chaque jour au sacrifice d'adoration du Sauveur?

Soyons dès maintenant des adorateurs en esprit et en vérité; que cette adoration soit si sincère et si profonde qu'elle rejaillisse vraiment sur notre vie et nous dispose à celle que nous devrons avoir au cœur au dernier instant.

Réparation.

Une seconde fin du sacrifice est la *réparation de l'offense* faite à Dieu par le péché, et la *satisfaction pour la peine due au péché.* Nous devons faire de notre mort un sacrifice propitiatoire; l'adoration doit être à proprement parler réparatrice.

Notre-Seigneur a satisfait surabondamment pour nos

fautes, parce que, dit saint Thomas (III[a], q. 48, a. 2), en offrant sa vie pour nous, il a fait *un acte d'amour qui plaisait plus à Dieu que tous les péchés réunis ne lui déplaisaient.* Sa charité fut beaucoup plus grande que la malice de ses bourreaux; elle avait une valeur infinie qu'elle puisait en la personnalité du Verbe.

Il a satisfait pour nous, qui sommes les membres de son Corps mystique. Mais comme la cause première ne rend pas inutiles les causes secondes, le sacrifice du Sauveur ne rend pas inutile le nôtre, mais le suscite et lui donne sa valeur. Marie nous a donné l'exemple, en s'unissant aux souffrances de son Fils; elle a ainsi satisfait pour nous, au point de mériter le titre de Corédemptrice.

Elle a accepté le martyre de son Fils non seulement chéri, mais légitimement adoré, qu'elle aimait avec le cœur le plus tendre, depuis qu'elle l'avait virginalement conçu.

Plus héroïque encore que le patriarche Abraham prêt à immoler son fils Isaac, Marie offrant son Fils pour notre salut le vit réellement mourir dans les plus atroces souffrances physiques et morales. Un Ange ne vint pas arrêter l'immolation et dire à Marie comme au patriarche au nom du Seigneur : « *Je sais maintenant que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique* » (Genèse, XXII, 12); Marie vit se réaliser effectivement et pleinement le sacrifice de réparation de Jésus, dont celui d'Isaac n'était qu'une figure commencée. Elle souffrit alors du péché dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, pour son Fils que le péché crucifiait, pour nos âmes que le péché ravage et fait mourir. La charité de la Vierge dépassait incomparablement celle du patriarche, et en elle, plus encore qu'en lui, se réalisèrent les paroles qu'il entendit : « *Parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton*

unique, je te bénirai et te donnerai une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel » (Genèse, XXII, 11, 17).

Or, comme le sacrifice de Jésus et de Marie a été un sacrifice de propitiation ou de réparation pour le péché, de satisfaction pour la peine due au péché, en union avec eux, faisons du sacrifice de notre vie une réparation de toutes nos fautes; demandons dès maintenant que nos derniers moments aient une valeur à la fois méritoire et expiatoire, et demandons la grâce de faire ce sacrifice avec un grand amour qui en augmentera la double valeur. Soyons heureux de payer cette dette à la justice divine pour que l'ordre soit pleinement rétabli en nous. Et si, en cet esprit, nous nous unissons intimement aux messes qui se célèbrent tous les jours, si nous nous unissons à l'oblation toujours vivante au Cœur du Christ, oblation qui est l'âme de ces messes, alors nous obtiendrons la grâce de nous y unir de même au dernier moment. Si cette union d'amour au Christ Jésus est chaque jour plus intime, la satisfaction du Purgatoire sera notablement abrégée pour nous ; il se pourrait même que nous recevions la grâce de faire totalement notre Purgatoire sur la terre en méritant, en grandissant dans l'amour, au lieu de le faire après la mort sans mériter.

Supplication.

Le mourant ne doit pas seulement faire de sa mort un sacrifice d'adoration et de réparation, mais aussi un sacrifice impétratoire ou de supplication, en union avec Notre-Seigneur et avec Marie.

Saint Paul écrit aux Hébreux (v. 7) : « *Jésus, ayant offert avec larmes ses supplications..., a été exaucé à cause de sa piété et de son obéissance et il sauve tous ceux qui lui obéissent.* » Rappelons-nous la prière sacerdotale du

Christ après la Cène et avant le sacrifice de la Croix : Jésus y a prié pour ses Apôtres et pour nous... et « *toujours vivant il ne cesse d'intercéder pour nous* » (Hébr., VII, 25), en particulier au sacrifice de la messe, dont il est le prêtre principal.

Jésus, qui a prié pour ses bourreaux, prie pour les mourants qui se recommandent à lui. Avec lui, la Vierge Marie intercède en se rappelant que nous lui avons souvent dit : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Le mourant doit s'unir aux messes qui se célèbrent en cette minute près de lui ou loin de lui ; il doit demander par elles, par la grande prière du Christ qui continue en elles, la grâce de la bonne mort ou de la persévérance finale, la grâce des grâces, celle des élus. Il convient qu'il la demande non seulement pour lui-même, mais pour tous ceux qui meurent au même moment.

Et, pour nous disposer dès maintenant à faire cet acte de supplication à la dernière heure, prions souvent en assistant à la sainte messe pour ceux qui vont mourir dans la journée. Et, selon la recommandation de S. S. Benoît XV, faisons dire quelquefois une messe pour obtenir, par ce sacrifice de supplication d'une valeur infinie, la grâce de la bonne mort ou l'application des mérites du Sauveur. Faisons aussi célébrer quelques messes pour ceux de nos parents et amis qui nous donneraient des inquiétudes sur leur salut, pour leur obtenir la grâce dernière, pour ceux aussi que nous aurions scandalisés et éloignés peut-être de la voie de Dieu.

L'action de grâces.

Enfin chacun de nous devrait faire de sa mort, en union

avec Notre-Seigneur et avec Marie, un sacrifice d'action de grâces pour tous les bienfaits reçus depuis le baptême, en pensant à tant d'absolutions et de communions qui nous ont remis ou gardés dans la voie du salut.

Jésus fit de sa mort un sacrifice d'action de grâces, quand il dit : « *Consummatum est* — Tout est consommé » (Jean, XIX, 30); Marie dit ce « *Consummatum est* » avec lui. Et cette forme de prière, qui continue à la messe, ne cessera pas, même quand la dernière messe sera dite à la fin du monde. Lorsqu'il n'y aura plus de sacrifice proprement dit, il y aura sa consommation, et en elle il y aura toujours l'adoration et l'action de grâces des élus qui, unis au Sauveur et à Marie, chanteront le *Sanctus* avec les Anges et glorifieront Dieu en le remerciant.

Cette action de grâces est admirablement exprimée par les paroles du rituel que dit le prêtre au chevet des mourants, après leur avoir donné une dernière absolution et le saint viatique : « *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo...* : Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous, au nom de la glorieuse et sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, au nom du bienheureux Joseph, son époux prédestiné, au nom des Anges et des Archanges, au nom des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, au nom de tous les Saints et de toutes les Saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui votre habitation soit dans la paix et votre demeure dans la Jérusalem céleste, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Pour conclure, redisons souvent, pour lui donner toute sa valeur, l'acte recommandé par S. S. Pie X et demandons à Marie la grâce de faire de notre mort un sacrifice d'adoration, de réparation, de supplication et d'action de

grâces. Quand nous assistons les mourants, exhortons-les à faire ce sacrifice en s'unissant aux messes qui se célèbrent alors. Et dès maintenant, à l'avance, faisons-le nous-mêmes, renouvelons-le souvent, chaque jour, comme s'il devait être le dernier; nous nous disposerons ainsi à le faire très bien au moment suprême : alors nous saurons que « si Dieu conduit à toute extrémité, il en ramène »; notre mort sera comme transfigurée; nous appellerons le Sauveur et sa sainte Mère pour qu'ils viennent nous prendre et nous accordent la dernière des grâces qui assurera définitivement notre salut, par un dernier acte de foi, de confiance et d'amour.

Fr. Réginald Garrigou-Lagrange.

(1) Pour vivre profondément de la messe, nous recommandons le livre de l'abbé Ch. Grimaud : *Ma Messe* (chez Téqui, 17e édition), qui montre comment nous devons nous unir pratiquement au sacrifice de Notre-Seigneur perpétué sur l'autel, en nous rappelant les quatre fins du sacrifice, et qui expose longuement quels sont les fruits de messe tant pour les vivants que pour les défunts.

Une épouse devant la mort

Fragments inédits du *Carnet Spirituel* de *Mireille Dupouey* commentés par Henri Ghéon

« *Pretiosa mors sanctorum.* » En sentons-nous assez le prix? Savons-nous assez bénir Dieu quand son vouloir souverain et impénétrable moissonne les plus chers épis, les plus beaux, les plus pleins, ceux dont la seule vue suffisait à nourrir nos cœurs? Comprenons-nous que ce froment sacré va, sous la meule de la mort, délivrer son plus pur secret et répandre sur nous la blanche neige de sa joie, de ses vertus, de ses mérites et des grâces que son martyre lui aura permis d'acquérir encore, pour lui-même, pour nous, et pour la communauté des vivants?

Pierre et Mireille Dupouey, réunis dans l'éternité, nous ont laissé l'éclatant témoignage de cette vérité difficile et essentielle. Nous ne saurions nous lasser de recourir à leur exemple, ni craindre de lasser personne en en ressassant la leçon. Ni la publication des *Lettres et Essais* de Pierre, ni celle, partielle, qui sera bientôt complétée, de la *Correspondance* de Mireille n'ont épuisé le merveilleux trésor dont leur fils est dépositaire. Avec son agrément, nous en tirerons aujourd'hui quelques thèmes d'exaltation et d'approfondissement spirituel au sujet de la mort chrétienne. Celui qui veut pleinement vivre doit

apprendre à aimer la mort comme nos deux amis l'aimèrent et à orienter vers elle toutes les puissances d'une vie dont elle n'est point la rupture, mais l'entier accomplissement. Je citerai surtout ici le *Carnet* encore inédit de Mireille, œuvre considérable édifiée sous le regard du Maître et pour le Maître seul, dans le secret de l'oraison, mais dont la valeur exceptionnelle, éminemment apostolique, exige, dans un temps prochain, l'intégrale divulgation.

Répétons la parole de l'époux à l'épouse, après deux ans de mariage à peine, quand les premiers grondements de l'orage viennent troubler la paix de la villa Clémence, sur la côte du Mourillon. Ils parlent déjà de la mort; la mort est là : voudrait-on qu'ils se mentent? L'époux qui va partir ne reviendra jamais peut-être; ceci est d'autant plus probable qu'il s'offre plus volontiers; et « *ceux qui s'offrent le plus volontiers*, c'est lui qui le déclare, *Dieu les choisit d'abord...* ». Il reste donc peu de chances pour qu'il revienne.

« Non seulement, dit-il à sa femme, nous ne serons pas désunis, mais le bien que j'aurais pu vous faire (à elle et à son fils), en revenant vivre auprès de vous, n'eût rien été en regard de celui que je vous ferai de l'autre vie... si, comme tu le crois, je vais au ciel. »

Il s'agit pour lui d'y aller; voilà la seule chose qui, lui, l'occupe; et qu'il y aille, voici la seule chose qui, elle, devra l'occuper. Lorsque son destin sera consommé, elle lui rappellera doucement sa promesse : « O mon saint ami, que j'aime et vénère, souviens-toi!... Si lourde que doive être la vie sans toi, je ne perdrai pas confiance. » Elle vivra de cette promesse durant dix-sept années; durant dix-sept années, il la tiendra. Jusqu'à ce que la mort prenne l'épouse à son tour et la comble.

28 mars 1915. Il est parti depuis huit mois. Il a touché barre au foyer, pour quelques heures, en novembre,

avant d'affronter de plus près le risque, sur sa demande expresse, aux tranchées de l'Yser. On fête aujourd'hui les Rameaux ; le dimanche de Pâques, il ne sera plus de ce monde. Pas un jour il n'aura manqué à se préparer au grand jour dont il ignore cependant la date. Mireille l'apprendra avant lui. Requise par des soins terrestres, elle se lamente de ne pas assez aimer Dieu, de se sentir moins près de Dieu que Pierre, et voici le vœu qu'elle forme ou que forme en elle son Dieu :

« J'étais sèche et sans amour, écrit-elle, ce repos obligatoire de toute une semaine sans messe m'avait détournée de Jésus et je ne priais presque plus et si mal. Il me restait cependant toujours au cœur le désir de Dieu pardessus tout, la soif de l'aimer *à n'importe quel prix*, dussé-je conquérir cet amour, et je disais à la Vierge bien-aimée : « S'il faut, pour que j'aime votre Fils, être séparée en ce monde de mon Pierre, je consens. Je peux bien vous le dire, sachant qu'il sera récompensé par la vie éternelle. — Que j'aime Jésus, que je porte sa croix avec lui, lourde, amère et longue, mais que je ne me sépare jamais de lui. »

« Or, pendant la communion de ce jour, j'entendis intérieurement : « Cette semaine. » Je compris clairement que la parole de Jésus au bon larron serait pour mon Pierre, et que le jour de Pâques, il le passerait au ciel. Aucun bouleversement : je l'avais accepté, presque désiré, et rien ne se réalisait dans mon esprit... La semaine entière, malgré de grandes occupations matérielles, la pensée de son bonheur qui s'approchait et de l'amour qui me serait donné par la croix demeure au fond de moi, me laissant en paix — et j'attendais, sans comprendre — alternatives de paix, et plus courtes d'appréhension.

« Le vendredi saint, après une journée sans ferveur où la part de Marie avait été presque complètement sacrifiée pour celle de Marthe, nos hôtes arrivèrent — vie extérieure — conversations — rires — futilités.

« Une chère lettre de mon ange arriva vers 6 heures, celle où il me rassurait de son bonheur en ce monde et où il disait : « Maintenant je suis entré dans la terre de « mon après-midi, et dans le *Magnificat* de mon cœur. » Je compris que ces paroles n'étaient point seulement pour moi, et qu'après avoir gravi un à un tous les sommets de l'esprit et éprouvé tous les plus hauts désirs du cœur, mon mari ne devait plus être à moi humainement. Notre amour avait atteint un tel dégagement, il habitait si exclusivement *dans l'âme* que je sentis bien qu'il devait demeurer à jamais *spirituel* et en quelque sorte *divin*. Si mon Pierre était revenu de cette guerre, peut-être aurais-je ramené son esprit et son cœur à de si petites choses, peut-être l'aurais-je encore fait tomber, hélas! Son âme bien-aimée, remplie de Dieu, débordante de Dieu, ne pouvait plus être qu'à Lui. Tout cela était clair : je ne regardais pas un instant le vide qu'il me laisserait; mon cœur était comme hors du temps, tout occupé de chercher la gloire de Dieu, que Pierre lui-même m'avait appris à manifester, à faire passer avant toutes choses, et cette fois, je la voyais, dans l'évidence, manifestée par la mort et la gloire de mon ange, et plus humblement par la qualité toute mystique de notre amour. »

Le même jour anniversaire de la Croix, Pierre écrivait aux tranchées de Saint-Georges :

« Ne nous forçons pas aux sanglots quand Dieu ne nous fait voir que des motifs de joie... Confions nos modestes semences à la terre de notre petit jardin et laissons faire le ciel « qui ne se trompe pas », dit Confucius. »

En vérité, ils sont à égalité dans la joie. Comment le ciel « qui ne se trompe pas » ne serait-il pas tenté de les y fixer pour toujours?

Le samedi saint 3 avril, dernier jour de la vie terrestre de Pierre, sera rempli au foyer de Mireille « gaiement et bruyamment ». La villa Clémence reçoit des hôtes; il faut leur faire bon accueil. « Pas de lettre, note-t-elle

encore. Le soir, aucun pressentiment spécial; mais toujours la certitude que Jésus recevrait mon sacrifice, l'attente de cet amour dans la croix que je devinais devoir être au-dessus de toutes paroles. » Retenons bien ce point : Dieu ne lui reprend pas celui qu'elle aime. Quand une balle le frappe au front, immédiatement avant la relève, déjà, par amour pour Jésus, Mireille l'a donné à Dieu.

Reprenons son carnet. Voici l'aveu. Comme il est simple !

« Dimanche de Pâques. Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

« Messe basse et communion à Saint-Flavien. Grand' Messe à Saint-Louis. Ayant prêté mon paroissien, j'emportai, pour lire pendant les chants, sainte Angèle de Foligno, pour tenter de *m'imaginer ce que voyait mon Pierre*, et je commençai doucement à lui parler en Dieu. J'étais dilatée à la pensée qu'il chantait le *Gloria* au ciel, qu'il avait la vision de tous les mystères du *Credo* et je louai Dieu, notre Père.

« L'après-midi, nous allâmes chez O. Mon cœur fut alors affreusement serré ; cette maison était pleine de lui, et nous ne devions plus y être ensemble *jamais*. Le soir, pendant la prière, je ne pus continuer à dire : Répandez, Seigneur, toutes vos bénédictions sur... Je sentis qu'il n'avait plus besoin que j'appelle sur lui les bénédictions de Dieu, mais qu'il était rassasié, comblé, enivré de joie et de lumière, et qu'il me bénirait maintenant lui-même. »

« Ce fut une heure affreuse, ensuite — ajoute-t-elle. Il n'y avait pas d'amertume, mais seulement une profonde douleur; *la survivance m'échappa un moment*, et Jésus me fit pressentir l'amertume du calice. »

« Lundi de Pâques (5 avril).

« A la messe je renouvelai le sacrifice. Il me fut impossible de penser à rien d'autre qu'à lui le matin. Dès que

fut fini le ménage, me voici enfermée au bureau devant ses yeux chéris, lui écrivant, persuadée qu'il ne lirait jamais cette lettre, mais parce qu'il était de mon devoir de lui écrire. Une lettre arriva à 11 heures où il disait : « Si « je venais à disparaître (pour d'en haut, t'entourer plus « incessamment), n'aie pas trop souci du lendemain,... « etc... » Cette phrase confirma ma pensée, rouvrit toute la plaie. D'un cœur brisé, je l'offris encore, sachant déjà qu'il n'était plus mien. Et ce fut le soir à 7 heures au moment où j'achevai de lire une nouvelle carte de lui que M. M. vint m'annoncer officiellement... Il n'eut rien à me dire : je lui demandai tout. Dieu était avec moi et lui aussi : il le fallait pour que je puisse subir ce choc. Nous priâmes longuement : *Magnificat, Miserere, Stabat Mater*... Je voulais bien, mais il fallait qu'il m'aide. J'étais fière de lui, je ne voulais pas penser à ce que je perdais, mais à cette gloire militaire qui était suivie bientôt de la gloire éternelle. »

« 7 avril.

« Je sens la présence de Pierre à toutes minutes comme une force et une paix...

« A la maison voici encore deux lettres de lui, ses pensées, son cœur, toute son âme bénie, la vie intense de son âme si haute, si pure, si généreuse, les derniers et sublimes conseils de paix, de fidélité à Dieu, l'annonce des reliques qu'il a sauvées...

« Le jeudi et le vendredi saints, jusqu'au bout, jusqu'à la mort, quel mari, et quel ami ! »

. . . . . .

« Jésus, mon Dieu, je vous aime par-dessus tout. Faites que je vous rende grâces pour la joie qu'il goûte.

« Je vous le donne de tout mon cœur pour votre plus grande gloire, en reconnaissance de vos bienfaits et en particulier de ces quatre années avec lui, en réparation de mes fautes et dans l'espoir de vous voir un jour face à face, et de vous louer et de bénir avec lui.

« Mon Dieu, soyez mon appui comme vous êtes sa récompense. Vous seul savez ce qu'était pour moi son cher cœur et le bien qu'il a fait à mon âme, et comment il m'apprenait à vous aimer. Jésus, me voici entre vos mains, je veux bien, je veux bien parce que je vous aime — tout ce que vous voudrez et la douleur plus atroce encore de l'avenir, parce que maintenant je ne comprends pas tout. Vierge sainte, qu'il aimait, rendez grâces pour moi — Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

« 8 avril, jeudi matin.

« Arrivée de maman, brisée de fatigue et de larmes : je tâche de la calmer. Pierre ne veut pas de cris et de sanglots. Lui-même vient de me l'écrire. Penser dans la paix et le calme au bonheur dont il jouit, ne jamais dire « pauvre Pierre », lui seul est heureux, et il faut se taire pour demeurer moins éloigné du ciel, de lui.

« Nombreuses visites au milieu desquelles la douceur recueillie d'Odette, son union avec Pierre et avec moi est un puissant et cher réconfort.

« Le soir, une lettre de Jeanne me rassure sur l'état de sa mère. Arrive la dépêche détaillée de papa :

« Pierre tué sur le coup nuit samedi à dimanche par « balle perdue, se rendant aux tranchées voir son lieute- « nant, ramené immédiatement Nieuport, entouré, assisté « de tous. A pu être transféré Coxyde. »

« J'envoie immédiatement ces détails à sa mère. O Marie, consolatrice des affligés, Mère des Douleurs, soutenez-la... »

« Le soir.

« Ce matin, j'ai ouvert ta lettre du 30 juillet, le cher, le vénérable, le beau testament. Il sera ma règle de vie, mon plan moral. Seigneur, mon Dieu, Jésus crucifié pour nous, Jésus Rédempteur de mon mari et mon Rédempteur aussi, je vous jure, dans toute l'humilité de mon cœur,

dans toute la ferveur de mon amour pour vous et de ma fidélité pour mon Pierre, de faire tous mes efforts pour vivre saintement.

« La confiance que mon ange me témoigne, dans cette sublime lettre, l'assurance de son incessante supplication, la présence réelle surtout et l'Évangile, voilà mes sources de vie, de force, de lumière et de joie. Tous les beaux livres profonds de Dieu qu'ensemble nous avons lus et aimés m'aideront, entretiendront mon cœur et mes désirs vers Lui, me diront mieux que toutes les paroles, la joie, la paix, l'inénarrable félicité que possède maintenant à jamais mon ami de toujours, Pierre, mon mari. »

« 9 avril, vendredi.

« Mme Bertrand m'apporte les détails que lui donne la lettre de son mari. Il n'y a plus à douter, il n'y a plus qu'à adorer, à louer Dieu. Seigneur, soutenez-moi, faites ce miracle que je puisse vivre sans lui, si telle est Votre Volonté.

« Le soir, une petite carte de mon chéri m'arrive encore (1), celle écrite le samedi, une heure avant sa mort, et l'avis du colis contenant le petit œuf de Pâques.

« Nous passons la soirée à relire ses dernières chères lettres. Maman est émerveillée de son âme, et je me demande maintenant si je l'ai goûtée comme elle le méritait, si j'ai suffisamment béni Dieu pour les insignes lumières qu'Il m'a données par cet esprit si merveilleusement orienté vers les choses du ciel. Pardonnez-moi, Seigneur, si ma louange est demeurée en-deçà de vos bienfaits, si j'ai pris l'habitude de cette âme, de sa société bénie, de ses élévations et de ses tendresses au point de ne plus Vous en rendre grâces de toutes mes forces. Jésus qui me l'avez donné et repris, pardonnez-moi, bénissez-moi à cause de lui, aidez-moi pour que je vienne

(1) Elle ne nous a pas été conservée.

à Vous chaque jour plus et que je vous amène *notre* enfant, ce petit garçon dont je voudrais faire un saint pour votre gloire. »

Pierre ne lui écrira plus; Mireille continuera d'écrire à Pierre. Elle lui parlera d'elle-même, de leur petit garçon, elle implorera ses conseils. Quelle pudeur! quelle tendresse! quel épurement de l'amour!

« Quant à la fidélité de mes prières, tu en es dès maintenant assuré, mon cher bien-aimé, et cependant tu es dans la gloire. Jésus me l'a dit mardi matin, dès que j'ai communié, tu vois, ne permets pas que je sois dans de trop profondes ténèbres pendant que tu es baigné de toutes parts dans la Lumière — dans le Tout Bien. Ne me laisse pas traîner et végéter dans la misère et la petitesse de cette terre. Fais une croix bien lourde pour que mon amour soit bien haut, bien pur et bien profond. Avec la croix de ton absence, apparente, laquelle comporte de lumineuses consolations, j'accepte les croix qui sont purement amères et qui seront mon fiel et mon vinaigre, si petites, mesquines et lourdes qu'elles soient. Si je tombe, relève-moi, comme déjà tu l'as si souvent fait. Laisse-moi ta main chérie, mais non plus seulement pour la douceur de ta paume contre la mienne, de ton alliance pressée contre la mienne — non, laisse-moi ta main, ton secours, tes conseils, le souvenir vivant, profond et incessant (dût-il me crucifier) de ce que tu fus, pour que j'aille vers Dieu. Je te l'avais souhaité ce ciel, cette joie du cœur de Jésus, je t'ai aimé si fort, j'ai tant chéri ton âme, que je le désirais pour toi, que je sentais que notre amour était fait pour nous y mener seulement, pour rien d'autre. Angèle de Foligno m'avait donné cette folie du Ciel, de la vision de Dieu, de sa possession de Lui *toujours*, que cette vie m'apparaissait comme quelques jours en face de cette éternité et toutes ces douleurs suaves devant la suavité par essence. Et quand je lisais

Catherine Emmerich il me venait comme une jalousie pour Simon de Cyrène et pour Véronique et je disais à Jésus que je voulais aussi une croix pour le soulager de la sienne, que je voulais bien pleurer à mon tour les larmes de ses yeux divins. »

Au reflet de la perfection dont elle voit transfiguré son cher époux, la plus pure des femmes s'examine sans complaisance, s'accuse, se condamne. Tous les saints en sont là; ils ne découvrent en eux que néant.

« Tu sais maintenant ce que je suis, Pierre, mon aimé, et la misère et les affreux détours de cette âme que tu croyais être comme la tienne, généreuse, haute, noble. Tu vois ses recherches, ses orgueils fous et criminels, tu vois tout ce qu'il y a de honteusement humain, et futile, et lâche. Et puisque tu es un élu, tu continueras de m'aimer, ton cœur n'est plus que charité et ce qui est laid, tu en auras pitié, car j'ai honte — et tu aurais pitié de cette honte même qui est un orgueil, de cette contrition sans amour divin et qui est si souvent un regret du mal pour le mal et non pour la douleur causée à Dieu.

« Je te demande donc *l'humilité*, obtiens-la-moi parce que je vois clairement qu'elle est à la base de l'amour. Tu me dis de continuer à m'ignorer — hélas! je ne me suis jamais ignorée, et cette affreuse complaisance sur moi-même m'occupait sans cesse. S'il m'arrivait, par une grâce toute pure, de retourner parfois à Dieu, les éloges reçus, combien de fois au lieu de le faire et de te bénir pour tous tes chers conseils, ai-je prié comme le Pharisien. Obtiens-moi donc l'humilité *et le silence*. »

« Samedi 10 avril.

« Le soir arrive une lecture de l'abbé Pouchard. Il n'y a qu'à rendre grâces. Le procès-verbal est là et je ne réalise toujours pas.

« Joie effrayante dans la communion du matin. Il me faut ce Jésus qu'il voit. Venez, Seigneur! »

Tels sont les souvenirs et les effusions que Mireille confie à son carnet spirituel au cours de la semaine de douleur qui est pour le Sauveur une semaine de triomphe — et pour Pierre sans doute aussi.

A peu de temps de là, elle écrira ces lignes :

« Dans l'épître du jour, saint Paul dit : « Non point seulement avec l'eau, mais avec le sang. » Oh! oui, je le comprends bien; non point seulement la séparation qui comporte en elle-même sa consolation, puisque mon ange est au ciel, mais toutes les petites croix quotidiennes : le bavardage obligatoire, l'absence de paix pour lire ou prier, ensuite l'adieu à la maison, aux amis, les explications douloureuses et ces mois sans recueillement. Tout enfin, tout ce qui fait saigner, tout ce que vous voudrez, Seigneur, mon Dieu. Tout, même cette aridité où je prie mal, où je ne sens pas mon ange, où je ne souffre pas cruellement comme je l'avais désiré.

« Jésus, mon Dieu, choisissez pour moi le bois, les dimensions, la forme de la croix comme il vous plaira. Je me livre à vous entièrement. Je vous avais humblement demandé de porter un peu de votre Passion : vous voulez me consoler, me laisser en paix, me combler de joie même, soyez béni. Que s'il vient un jour où tout ceci m'est ôté, et où il ne me reste plus rien que l'horreur du vide et la nuit de Gethsémani, soyez béni encore. Vous avez sauvé mon Pierre, Vous avez donné pour lui Votre vie, et maintenant, enfant de lumière, il jouit de la vue de votre Face : voici pour mon cœur plein d'amour de quoi vous louer pendant toute ma vie. »

Bienheureux ceux pour qui l'épreuve du veuvage est une occasion de louange et de perfectionnement intérieur! l'école de la croix et de l'abandon à la croix! l'é-

cole de l'Amour et de l'abandon à l'Amour! La mort des saints est une forte éducatrice.

Écoutons la louange du 19 avril :

« Je ne pleure pas, dit Mireille ; tout mon cœur bondit d'allégresse. *Laus tibi Christe!* Mon ange est au ciel, il voit Dieu, il voit la Vierge, *il comprend*, il n'y a plus de temps pour lui, et ces années où je dois marcher seule lui semblent courtes. Il est enfermé dans le rayonnement ineffable du Cœur de Jésus. Il L'aime enfin dignement, *il voit* la dignité de la Vierge, *il comprend* la Rédemption. Oh joie! et ce Jésus dont je me nourris est Celui dont il chante *Sanctus, Sanctus*, Celui qu'il cherchait et qu'il ne quittera plus. Il comprend cette folie de la croix qui est la sagesse des saints. Il voit Angèle de Foligno, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre et saint Paul, tous ceux qu'il a priés, et David qui l'a tant aidé... Il comprend la hauteur divine de l'Église catholique, épouse du Christ, et son bonheur est indicible et sans fin. Ces journées remplies ne me laissent presque pas le temps de prier, mais de loin en loin, un éclair, non point de douleur, mais de folle joie en pensant que Pierre est au ciel. Et il me tarde alors d'être au lendemain matin, et d'avoir aussi ma part du ciel dans l'Eucharistie. De m'appuyer sur le Cœur de ce Jésus qui réjouit mon ange, et de Le remercier, de Le bénir sans fin, pour la gloire qu'il donne à mon bien-aimé et pour les consolations si prodigieuses dont Il comble mon cœur indigne.

« Oh oui! nous sommes créés pour Dieu et Lui seul peut assouvir la soif de notre âme.

« Pierre, mon ange, ne me quitte plus, ne cesse pas de prier pour moi, afin que j'arrive près de toi pour louer Dieu! Parle à mon cœur, continue-lui ses chers conseils, règle ma vie, mes pensées, mes lectures, mes relations, mes travaux. Que ce soit encore toi qui décides, trésor de mes jours, que j'entende ta voix bénie, ta voix qui chante devant le trône de Dieu me dire la route à suivre.

Tu me l'as déjà dit dans l'âme : il faut *du silence*, beaucoup de silence pour entendre intérieurement le Saint-Esprit. Je sens bien que tu veux que je continue à tenir secrètes pour nous deux seulement bien des choses de ma vie et je désire bien fort t'obéir, mon ange, mais aide-moi. Garde ma langue et mon cœur par la *prière intérieure, constante et profonde, par l'humilité*. Si je parle à toi et à Jésus, il me sera facile de me taire vis-à-vis des autres ; — si je pense au ciel, à ta gloire, à mon néant, aux grâces de Dieu, à la Passion, il me sera également facile d'être humble. Prie pour nous, pour Michel. Donne-moi cette inébranlable confiance en Dieu que tu avais au cœur et qui rend toutes choses simples et lumineuses, donne-moi l'amour qui comprend tout, qui permet tout, qui fait soupirer après la douleur si elle doit l'augmenter, donne-moi la folie du Christ. Pierre, mon ange, qui me vois et m'entends, donne-moi bien vite cette petite maison où je serai seule avec Jésus et toi. Pourtant, s'il faut longtemps attendre, il n'y a rien à dire, rien à demander. Louer Dieu toujours et Le bénir et Le remercier pour ton bonheur, pour notre cher mariage, pour notre enfant, pour la lumière qu'il me donne.

« Je sens le ciel en moi. Je comprends que tu y es. Il n'y a pas de doute, Jésus me l'a dit. Je ne peux pas remercier à la mesure de ce que je ressens. Oh oui ! toutes les douleurs ne peuvent payer un instant de cette félicité, de cette Paix vraiment divine. Que doit être ta joie, à toi, mon amour ? C'est le mystère de Dieu, et je l'adore.

« Entrée de mon ami dans la vie éternelle ! Oh ! comme Dieu devait te convoiter, mon Pierre ! et je m'imagine sa tendresse d'après la mienne, quelle puérilité, quelle misère ! Je ne voyais que les reflets de ta beauté intérieure, mais Lui qui voyait toute ton âme, Il a été « épris de ta beauté », et Il t'a attiré, ne résistant plus à son amour, pour te presser sur son cœur bien-aimé. Ayant entendu l'appel de ton esprit et regardé le désir de ton

cœur, Il résolut de te donner cette part prodigieuse des grâces de la guerre, ce privilège inouï du martyre. Il t'aimait tant qu'Il voulut te ravir à la terre au moment où ton âme était purifiée par la vertu du sacrifice, où elle s'élançait vers Lui d'un bond... O charité infinie! Pierre, tu vois Jésus, et Jésus te comble et il n'y a jamais de satiété — une soif et une faim qui ne sont pas une souffrance. Lumière éternelle de la Trinité éclatant à tes yeux, Parole du Verbe, Fils de Dieu uni à toi pour toujours! »

Ici se place un pèlerinage de Mireille à la Sainte-Baume : elle y retournera encore, avant son départ de Toulon. Son bien-aimé est, comme il convient, du voyage.

« Mon ami bien-aimé, je ne t'ai point quitté une minute aujourd'hui. Jésus et toi, je vous ai sentis, merci, oh! merci, mon ange, je t'ai associé à tout ce que j'ai vu, goûté, admiré de sublime. Mais ne plus pouvoir t'écrire, ne pas partager, ne pas te demander et recevoir ta réponse accompagnée de douceur d'amour, de patience, de paix, de charité. Je voudrais tout cela et pourtant j'ai *tout* cela : rien n'est fini — oh! mon cher invisible, ange du ciel qui a été mon ange sur la terre, ne me quitte pas, jamais, jamais — je continue de te parler, de te vouloir, de t'associer, de te choisir, de t'emmener avec moi, de te demander tout. Aie pitié de moi maintenant que tu as vu ma misère comme jamais encore je ne l'ai vue. Aie pitié, prie, supplie, conjuge, garde-moi.

« Le départ au soleil, dès 6 heures du matin, les cerisiers de Solliès, la vallée du..., verdure, eau courante, puis la vigne sous les oliviers.

« A Saint-Maximin, nous visitons l'église du XIII^e^ siècle qui faisait partie du couvent des Dominicains fondé à cette époque. Toutes leurs stalles occupent le haut de l'église et sont en bois sculpté des XIV^e^ et XV^e^ siècles.

Des médaillons tous différents représentent des épisodes de vies de Dominicains, les portes admirables.

« Le cloître du couvent communiquant avec l'église, petit jardin à l'abandon tout fleuri.

« La crypte sous l'église contient diverses châsses : la tête de sainte Madeleine sur le front de laquelle, jusqu'en 1789, demeura *vivante* la partie où fut posé le doigt du Christ. Elle se détacha ensuite et fut conservée dans une autre châsse ; enfin, ses cheveux, les os d'une cuisse et un bras sont les autres reliques insignes enfermées dans la crypte. Il y a là aussi les divers sarcophages où fut successivement inhumée la sainte pour déjouer les recherches des Sarrasins. A la suite de leurs invasions, le tout fut enterré et ce fut Charles d'Anjou qui eut l'honneur de faire des fouilles et de rendre à la vénération publique les ossements précieux.

« De Saint-Maximin à la Baume, le désert — puis les lacets dans la montagne, taillis — lointains bleus — sainte Madeleine était portée par les anges.

« Dans l'hôtellerie, le Saint-Sacrement jour et nuit — ô merveille de l'amour de Jésus que l'on rencontre partout, qui veut être partout ! Seigneur, prenez ce cœur que je ne sais pas vous donner. La Passion, mais l'Amour aussi.

« J'occupe la cellule Saint-Pierre face à la grotte et au Saint-Pilon.

« Douleur de ne pas presser ta main chérie en regardant ces sublimes horizons, et pourtant tu es là, mon ami, mon frère, mon invisible, mon amour. Pierre, qu'il eût été doux ! mais tu es là. A toute pensée se joint une prière pour toi, pour rendre grâces de ton bonheur, mon ange.

« Visite au couvent de Béthanie. La Prieure, le Saint-Sacrement exposé — Paix — retour par la bergerie : l'étable, le retour des brebis, *sainteté*, *calme*, *pureté*, *ordre*, *harmonie* de la vie de ces bergers, comme au temps de

l'histoire sainte. Comme tu aurais goûté avec moi la vue de toutes ces choses, mon aimé, toi qui cherchais Dieu à travers les petits, qui Le voyais dans leur personne.

« Ramener tout à Lui », voilà quelle semble être la devise de ce pays. — *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* » « *Beati immaculati in Via qui ambulant in lege Domini.* »

« Nous parlons longuement de saint Dominique avec notre guide.

« Soirée à la chapelle. »

Mireille célèbre le dimanche (25 avril) au lieu magnifique et sacré de la pénitence amoureuse. C'est de là qu'elle pousse au ciel cette déchirante prière :

« *Regina cœli, laetare — alleluia.*

« Puisqu'il est parti comme les autres, pourquoi ne reviendrait-il pas?

« — Il ne reviendra plus jamais.

« Notre Père qui êtes aux cieux,

« Que votre nom soit sanctifié par Michel et par moi comme il le fut par lui,

« Que votre règne arrive dans nos âmes, dans toute la France, que nous soyons pleinement, généreusement à vous en attendant de mériter de vous voir face à face.

« Que votre volonté soit faite par nous sur la terre comme mon ange bien-aimé la fait maintenant au ciel.

« Dieu soit béni qui me l'a pris pour lui donner au lieu de cette vie la vision de Sa gloire...

« A 7 heures, messe à l'hôtellerie.

« Indignité, misère, presque tentation de découragement — communion. Demeurerai-je ainsi toujours, sans souffrances, sans amour et sans prière? Pourtant, Seigneur Jésus de mon Pierre, Vous savez que je vous aime, puisque j'ai désiré Votre Passion, mais je suis trop faible

encore pour que Vous déposiez Votre Croix sur mes épaules.

« Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au Vôtre. Si je n'ai pas l'humilité, je n'arriverai à rien dans la Voie. »

Elle a l'humilité. Qui saurait en douter? Ces sursauts de l'humain qui nous la rendent tellement proche, ces dissonances cruelles et touchantes se résolvent toujours en l'accord majeur et total du don et de l'action de grâces. La fête de l'Invention de la Croix, le 3 mai, anniversaire de leur mariage, lui est l'occasion de confirmer le sacrifice.

« Pour notre cher mariage d'amour et pour ces quatre ans de vie conjugale sans un nuage, pour l'âme admirablement pure et haute de mon Pierre bien-aimé, pour la lumière et la ferveur que son exemple, ses conseils et ses lectures ont mis en moi, pour le petit enfant de « nous deux », pour cet ange de paix envoyé à notre foyer, pour le courage, la mort héroïque et la sérénité merveilleuse de mon mari jusqu'à son dernier jour — soyez béni à jamais, Seigneur, mon Dieu, mon Roi, mon Créateur!

« Ce matin avant la sainte Messe, j'ai fait le Chemin de la Croix pour demander pardon à Dieu le Père de toutes mes fautes dont le rachat demandait la Passion de son Fils bien-aimé, et j'ai glorifié Jésus qui, par Sa Croix, avait obtenu à mon Pierre chéri toutes les joies de la Vie éternelle. »

N'oublions pas l'enfant. Encore un mois et il faudra quitter Toulon pour la Bretagne; Michel s'en ira le premier; elle l'a confié aux soins de sa grand'mère. Le gage de l'amour s'éloigne et voici une croix de plus.

« 12 mai.

« Mon petit enfant est parti ce soir. Maman l'a emmené: c'est lui qui maintenant m'attirera là-bas, dont la pensée m'aidera à partir d'ici, de ce nid où tout est souvenir de

joie et d'amour, où tout garde un parfum de cette Paix qui fut et qui sera l'arome de *notre vie — car nous continuerons de vivre toi et moi*, mon Pierre adoré, mon ami de tous les jours. C'est « nous deux » qui élèverons cet enfant *pour Dieu*, et je t'aimerai sans fin, je te chérirai, je te parlerai, ce n'est pas de l'imagination de te parler, car tu vis, tu es en Dieu, mais cela ne veut pas dire que tu sois loin de moi. Mon enfant bien-aimé, ton âme est avec la mienne à jamais, garde-moi, protège et aide ce pauvre cœur qui s'est donné à toi dans la joie de pouvoir aimer enfin, mais aussi dans celle de trouver un appui, un ami, un guide, un frère.

« Michel a dit « Maman » ces deux derniers jours sans arrêter, comme pour me marquer qu'il ne m'oublierait pas, cher petit enfant de bénédiction — petit ange, lui aussi. Il avait un petit chapeau breton et, à la portière, il me tendait sa menotte.

« Mes deux trésors m'ont quittée à la même place; sur le quai, au même endroit, j'ai vu pour la dernière fois en ce monde le visage de mon Pierre adoré, calme, souriant, plein d'amour, tout son cœur dans ses yeux chéris. Douleur et joie! Il partait, mais il l'avait voulu et j'étais fière de le donner. Il m'aimait et je le chérissais et tout était beau dans nos âmes quand même! »

La voici seule. L'hymne d'adoration redouble (13 mai).

« Oui, Jésus, vous êtes la volupté de mon cœur, et la chaste lumière de ceux qui vous aiment. Faites que je sois toujours de ceux-là à n'importe quel prix.

« Aujourd'hui, c'est la fête de mon Pierre aussi, et je vous rends grâces profondément — *vere dignum et justum est, aequum et salutare* — pour le bonheur dont il jouit.

« Oh! mon Pierre, mon élu, mon amour, jouis du ciel, j'en suis heureuse, jouis de ce Jésus que tu as tant aimé et donne-moi l'amour à moi aussi.

« Pierre, je t'en conjure, attire-moi. Par la divinité que

tu contemples face à face, je t'en supplie, donne-moi Jésus. »

C'est la fête de l'Ascension, quarante jours après la mort de Pierre, le même cri de joie monte de l'âme déchirée et la même résolution s'inscrit en elle dans la volonté. C'est encore et toujours à son intercesseur qu'elle s'adresse et elle le prend à témoin des grâces miraculeuses qu'elle reçoit.

« Tu vois maintenant que j'ai demandé la Passion par amour. Que si maintenant toi, par amour aussi pour ta femme, tu lui obtiens les lumineuses consolations, bénis-en Dieu pour moi.

« Mais obtiens-moi de Le bénir aussi profondément le jour où je mesurerai l'effrayante longueur de la route sans toi, et où je connaîtrai une à une les tortures de la Passion, l'arrachement à tous ces lieux bénis, pleins, pleins, pleins de toi, mon amour.

« Union avec Jésus dépouillé de ses vêtements au moment où il semblait qu'Il n'avait plus rien à pouvoir souffrir. Et pourtant, mon ange, puisque tu es au ciel, j'aurai toujours à rendre grâces, et si l'on rend grâces on est heureux parce qu'on aime d'amour. Comment donc souffrirai-je? Je ne sais. Dieu seul sait. Qu'il soit béni! béni! béni! glorifié! adoré! loué!

« Que son bon plaisir soit mon plaisir, ma passion, mon amour. »

On ne saurait trop méditer le très ferme propos que l'Esprit imprime au cœur de Mireille, en la fête de la Pentecôte. Celle-ci tombe, cette année, le jour anniversaire de sa première communion, le quatorzième; elle l'a noté avant de commencer.

« 23 mai 1915.

« Joie du Saint-Esprit. Jésus a promis de nous le donner quand Il serait retourné vers Son Père. Il faut deman-

der le Saint-Esprit en communiant; il faut Le remercier de nous sanctifier, de nous éclairer, de nous consoler, de nous fortifier, comme nous remercions Jésus de nous avoir sauvés et d'être chaque jour notre nourriture.

« Jésus dit : « Si vous M'aimiez, vous vous réjouiriez « de ce que je retourne à mon Père... » N'y a-t-il pas là comme un conseil d'action de grâces pour mon cher bien-aimé qui, lui aussi, est allé vers le Père au matin de Pâques. Si je l'aimais, je me réjouirais, oui, je me réjouirais que tu sois au ciel, mon ange, et je louerais Dieu toute ma vie. Il n'y a, du reste, dans mon cœur, presque aucune prière que la gratitude; et, puisque Jésus m'a fait sentir l'excellence de l'abandon entre ses bras, je ne demande rien, si ce n'est l'humilité.

« Pierre, mon ange, obtiens-la-moi, toi qui en connais maintenant toute la perfection.

« L'humilité donne : 1° l'*amour de Dieu* : en nous faisant connaître notre misère, elle nous montre plus merveilleuse et ineffable la tendresse de Dieu pour nos âmes, tendresse qui appelle notre amour;

« 2° l'*amour du prochain* : que suis-je pour me trouver supérieure à eux? Jésus qui est la perfection infinie, les aime d'un profond amour, les a servis, subis, est mort pour eux — et je les condamnerais, les mépriserais, quand je suis moi-même affreusement coupable, ne fût-ce que d'un seul péché? Infidélité, ingratitude;

« 3° *la reconnaissance* : quoi, Seigneur, vous logeriez chez un pécheur?

« 4° *la contrition* et *la confiance* : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea;*

« 5° *l'amour du silence* et *du recueillement* : J'ai tant de fois perdu la présence de Jésus parce que j'ai recherché celle des autres et leur conversation que je ne veux plus, connaissant ma fragilité, me gaspiller inutilement au dehors;

« 6° *la dévotion à Marie. Quia respexit humilitatem ancil-*

lae suae ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. — Bossuet fait remarquer que cette louange de la Vierge elle-même et de toutes les générations est donnée à Dieu parce qu'Il a regardé la bassesse de sa servante. »

Au 1er juin, la face de Jésus a éclipsé toutes les autres, même celle du bien-aimé. N'est-ce pas Jésus, Jésus seul qu'elle cherchait à travers lui? Pierre lui donne Jésus; de quoi pourrait-elle se plaindre, sinon de L'aimer mal encore?

« Seigneur Jésus, pardonnez-moi, si je n'ai point su accepter *tout de suite d'un cœur joyeux* les épines de la couronne. Elle vous a suivie au Calvaire, ajoutant ses incessantes douleurs à la fatigue extrême du portement de la Croix. A mon tour, je l'accepte et vous bénis de cette nouvelle lumière. Voici qu'avec amour je vous présente mon cœur, comme le voile de Véronique, afin que vous daigniez y appuyer et y cacher votre divin Visage. Donnez-moi de Le recevoir avec ses coups, ses meurtrissures, son sang, ses crachats, ses épines, ses sueurs, d'en baiser pieusement jusqu'aux moindres traces, afin d'être, moi aussi, votre Véronique, votre « vraie image ».

« Après ces pensées, paix, joie. La douleur est douce puisqu'elle est de Lui, puisqu'elle est son reflet de ce qu'Il a souffert pour moi... »

Or, après l'exercice du Chemin de Croix, dont elle proclame « l'excellence », voici la réponse divine, « prodigieux mystère d'amour » :

« De même que tu m'as donné ton cœur pour que j'y imprime mon visage de douleur, de même je t'apporte le mien où tu cacheras tes larmes, où tu viendras confier tes tristesses, tes amertumes, tes découragements. Souviens-toi que ceci est un pacte entre nous. — Je suis ton ami dans la douleur, je veux être désormais la société, la

préférence de ton cœur, jusqu'à ce que je t'appelle à ton tour pour chanter à côté de ton Pierre : *Sanctus, Sanctus, Sanctus...*

« Je suis le Dieu jaloux — je te ravirai, afin que, m'ayant tout donné, tu sois tout entière livrée à Moi, à Mon amour, à Mon bon plaisir, jusqu'à ce que *Je vive en toi.* »

Il ne fallait pas moins pour préparer Mireille à un sacrifice nouveau, celui de ses plus proches souvenirs. Il va falloir quitter « la paix de Clémence », cette villa modeste qui a couvert les heures les plus pures, les tendresses suprêmes de leur humain et surhumain amour. Auparavant, elle retournera à la grotte de la Sainte-Baume, où elle a reçu tant de grâces. Elle s'y trouve dès l'aurore et communie dans l'oratoire taillé à même le rocher sacré.

« Bonté infinie, s'écrie-t-elle, tendresse, charité, délicatesse infinies. Jésus me veut : Il met pour m'avoir (et cela si souvent malgré moi) Sa Puissance au service de Sa Bonté. Il vient à bout de tout. Rien ne Lui est impossible. *Laudemus et superexaltemus eum in saecula! Laus tibi, Christe! Benedicite omnia opere Domini Domino — Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriae tuae.* »

Elle quitte la grotte, elle quitte bientôt sa maison : en écoutant la douce plainte, évoquons avec elle le bonheur terrestre dont rien ne sera laissé à Mireille, sinon l'éternel souvenir.

« 9 juin, Villa Clémence.

« Mon Pierre bien-aimé, voici les dernières heures que je vis dans cette maison, elles sont pour Dieu et pour toi.

« Pour Dieu qui nous a voulus ici frère et sœur, amis, unis, fondus de tendresse et de paix joyeuse. Je lui rends grâces de toute mon âme, mais si pauvrement. Loue-le,

toi, mon ange, qui Le vois, qui Le goûtes, qui Le possèdes. Remercie-Le, car mon âme est étroite pour une telle reconnaissance.

« Et toi, sois béni, mon ami, pour la douceur avec laquelle tu m'as choisi cette maison, tu nous y a amenés, tu nous y a chéris et entourés. Oh! ces heures où tu étais absent et où je t'attendais, ouvrant mon cœur tout grand pour te recevoir. Joies du retour — les deux coups de sonnette « du mari » et ce baiser à la porte, et tes yeux chéris dans les miens, sans qu'il soit possible de parler, à cause de ce grand flot de tendresse qui nous étouffait.

« Chaque promenade, ces attentes au canot-major, tout est dans mon cœur à jamais, et ici, je t'attends encore, c'est pourquoi il faut partir et consommer le sacrifice et donner encore quelque chose à Dieu — ce qui était ma vie avec toi depuis plus d'un an, ces murs, ces chemins, ce petit jardin, le balcon devant notre chambre, la terrasse que nous arpentions au bras l'un de l'autre, tendrement, écoutant le gazouillis de notre trésor, en même temps que la musique de notre amour au fond de nos cœurs.

« O Dieu, ce petit bureau où, sous le regard du Christ, entourée du visage lumineux de ta « Paupertas », des aquarelles de ta tranchée, de nos beaux livres, plongeant mon regard dans tes yeux bien-aimés, je t'ai fidèlement écrit pendant huit mois. »

Oui, la dernière lettre qui part de la maison de paix — et celle-ci les Anges la portent.

Loin de diminuer la possession, la preuve est faite ici, une fois encore, que le renoncement l'augmente. Elle rompt; un an va passer.

« Pas de larmes! répète Mireille. La Paix est supérieure à toute parole, la douceur du Christ au fond de mon âme — la joie inénarrable de la sainte Communion. On ne peut pas être malheureux quand on possède le bon

Dieu. Il m'enlève mon mari bien-aimé, mais Il se donne à moi chaque matin. L'on peut marcher toute une vie avec cette nourriture et ce soutien.

« Tu es au ciel — cela est — ta sainteté est une chose consacrée, et tu aimeras Dieu éternellement. — *Laus tibi Christe*. Soyez loué pour les prodigieuses beautés que renferme le monde des âmes, pour les grâces incomparables que Vous accordez si libéralement à la France dans ses enfants. Je vous loue du fond de ma misère, je vous loue avec toute ma volonté suppléant à mes sentiments. Avec ce grand désir que j'ai de vous servir et de faire chaque jour de mon mieux ce pour quoi vous m'avez créée.

« Pierre, délices de mon cœur, dans la paix de notre mariage, et même encore dans les tortures du veuvage. Non, je ne suis pas veuve, non, il n'y a à être veuves que celles qui ne veulent pas, qui ne savent pas lever les yeux au ciel pour y chercher leur amour — leur amour sanctifié, épuré, divinisé en quelque sorte. Non, je ne suis pas veuve, pas plus que tu n'es mort. Tu vis, et tu demeures avec moi, mon Pierre, douceur et force, lumière de mon chemin après avoir été la lumière de mes yeux. Ton nom chéri n'est pas moins suave à mes lèvres, et toi, Pierre, mon amour, tu es bien plus près de mon cœur que tu le fus jamais. Voici un an demain que tu es parti de ce monde, — que tu es mort aux douleurs de la terre, pour vivre des joies du paradis. Si je t'aimais, je me réjouirais de ce que tu es retourné vers le Père qui nous avait unis. Oh oui! je veux t'aimer assez, t'aimer plus que notre vie (et Dieu seul sait combien elle fut douce) et rendre grâces à Jésus qui t'a voulu en Paradis pour la fête de la Résurrection. Mais, je demeure si faible, malgré mon désir, que tu dois m'aider, Pierre, mon ami du ciel, que je ne manque pas à ce grand devoir de reconnaissance envers Dieu, que je sache Le bénir, par ma vie tout entière, de la félicité qu'Il t'a donnée. Car ce n'est pas d'une année de bonheur que je dois rendre grâ-

ces : il n'y a pas de temps pour les élus, mais pour cette éternité de joie, de lumière et d'amour que tu as reçue tout entière en un moment, quand ton âme bien-aimée, très douce et très pure, martyre pour la France, a franchi le seuil du Paradis. »

Nous sommes, quand elle trace ces lignes sublimes, au 2 avril 1916. Demain, l'anniversaire du désastre; mais ni l'amour ni la foi n'ont faibli.

« 3 avril 1916.

« Mon Sauveur, mon Maître, je veux bien, je vous le donne encore, *aussi totalement qu'au premier jour*. Je *consens* à tous vos desseins sur mon âme, sur ma vie. Pourquoi? Oh! mon Maître, m'est-il permis de croire enfin que c'est par amour, *parce que je vous aime?*

« Oh! ces trois mots, puis-je vraiment les prononcer, et n'y a-t-il pas dans cette offrande encore une recherche de moi-même? Seigneur, en ce moment, je *consens* de toute l'adhésion de mon âme et de ma volonté, et je vous bénis. Vous savez bien que je vous avais demandé Votre amour « à n'importe quel prix » — et voici que Vous me le donnez, soyez béni. S'il faut l'acheter par toute une vie de douleur (et comment une vie toute endeuillée serait-elle autrement?), s'il faut l'acheter par la nuit, le froid, le désert, je veux bien. Ce que je vous dis aujourd'hui, je ne puis le prononcer qu'avec le secours évident de votre Grâce indiciblement puissante. Me voici à genoux, en larmes, mais vous aimant : ce sont les prières de mon Pierre qui opèrent dans mon âme misérable le sacrifice, qui m'aident à baiser vos pieds sacrés, de ce baiser profond, tremblant à cause de ma misère, mais ardent à cause de mon désir. Être à vous, vivre les yeux et le cœur au ciel, près de mon Pierre, penser incessamment à Vous, à lui — mais la vie est là, tyrannique, extérieure, dissolvante — elle m'attire hors de cette cellule intérieure, de ce foyer où vous vivez, vous et lui. Eh bien! cela aussi, je l'accepte, oui, de tout mon cœur. Cela qui est plus

amer que tout : la dissipation des autres qui fuient les souvenirs tristes et les pensées de la guerre, oui, je l'accepte et je vous fais le sacrifice de cette solitude où l'on vous trouve, sachant que l'on vous trouve plus encore dans ce jardin secret qu'est l'abandon à votre bon plaisir, le renoncement à notre volonté propre.

« Mon Dieu, vous avez donné à mon mari la vie éternelle : que je ne cesse point de vous bénir pour la rédemption de son âme, pour la félicité éternelle que Votre Passion lui a méritée.

« Voici un an, à cette même heure, dans la Belgique en ruines, un soir de pluie, près de la mer, Pierre venait de m'écrire, et il partait visiter les tranchées de première ligne. Oh! mon ami, tu avais le cœur léger parce que tu aimais Dieu, parce que tu étais en paix avec Lui et que tu te préparais à chanter le lendemain l'Alleluia pascal... Peut-être aussi avais-tu le cœur joyeux à cause de notre amour — oui, sans doute —, à cause de notre profond, très pur et très fidèle amour. Tu parlais encore, debout, au moment où allait se faire la relève, tu étais en plein devoir, et la balle arriva, la balle idiote, comme on l'a dit, mais en réalité la balle qui était comme l'expression de la volonté du Père, l'appel de ton Dieu. Tes yeux chéris se fermèrent quelques instants, où tu n'eus plus de connaissance, et ton âme entra en Paradis.

« Pierre, en Paradis, mon ami, mon cœur entrant au ciel. Éblouissement de gloire, transports d'amour, une éternité de bonheur fondant d'un seul coup sur ton âme, et cet Alleluia, ce *Sanctus* à l'aube de la Résurrection du Sauveur!

« Seigneur, c'est votre mort qui lui a valu cette mort. Votre Passion qui l'a aidé dans son sacrifice, Votre amour miséricordieux qui l'a attiré. Merci. Oh! de quelle âme Vous bénir? Ayez pitié de moi qui veux vous bénir et qui ne comprends rien ni sa mort, ni son bonheur, ni Votre amour, et qui ne peux me taire malgré tout parce que je Vous aime, parce que, comme disait Pierre : « De même

« que le Fils rendait témoignage à son Père, de même, « nous devons rendre témoignage au Christ... » Seigneur, quel autre témoignage ai-je pour Vous que ma louange et mon adhésion totale, amoureuse et joyeuse au sacrifice demandé. Jésus, que ma vie soit une action de grâces de son bonheur et un parti pris incessant de Votre bon plaisir. Si je ne puis prier pour lui, Jésus, permettez qu'il trouve un accroissement de joie et de gloire à votre présence dans mon cœur chaque matin. Que la communion quotidienne de sa femme soit pour lui une cause nouvelle d'adoration et de louanges, et partant un nouveau bonheur.

« Pardonnez-moi, Seigneur, et toi aussi, mon Pierre, toutes les fautes de cette année.

« 12 mois d'épreuve, 12 mois de grâces, 12 mois de consolations ineffables, et en regard de ses dix talents dont il me faudra rendre compte au Père de famille, que de fautes, que de lâchetés, que d'impatiences! Jésus, faites-moi miséricorde, à cause de vos trois chutes sur la route du Calvaire — et tout en vous demandant cela, je sais bien que je pécherai encore pendant cette nouvelle année qui se lève sur ma vie sans Pierre, sans mon ami. Non, non, il est là et vous aussi, Jésus, Jésus que j'appelle, répondez-moi. Si je vous demande, dans ma détresse, d'éloigner de mes lèvres ce calice trop amer, souvenez-vous que votre cœur a fait au Père la même prière. Quand mon âme se sentira brisée de fatigues et de luttes, énervée par l'indifférence et la frivolité du monde, recueillez-la, Jésus, et pansez-la, comme vous nous avez recommandé de panser les malades au bord du chemin. O Samaritain compatissant, si vous versez sur la plaie le vin de la douleur, n'oubliez pas d'y joindre l'huile, l'onction adoucissante du consentement généreux. Donnez à mon âme misérable l'onction du Saint-Esprit, cette intelligence de Votre volonté, cette tendre piété (sensible ou non) par laquelle nous souhaitons, avant toute chose, que votre nom soit sanctifié par nos œuvres, nos paroles, tout notre

esprit, toute notre vie. Que votre règne arrive en nous, en ceux qui nous entourent, par le rayonnement de votre présence et de votre ineffable charité. Que votre volonté soit faite par tous, anges et hommes. Dans les plus petites choses de la terre comme dans les plus sublimes profondeurs du ciel.

« *De profundis clamavi ad te, Domine...*

« Jésus, cette nuit anniversaire, je vous fais un don plus complet de mon cœur, me voici pour accomplir votre volonté, faites votre œuvre en moi, joie ou douleur, et donnez-moi de n'y pas résister, d'y correspondre de toutes mes forces.

« Oh! si je vous aimais! Jésus — mais n'est-ce point l'amour, ce choix profond et ce désir tenace de vous par-dessus tout? Si c'est l'amour, ô mon Maître et mon Dieu, il est l'effet de votre grâce et mon âme n'est que le champ où vous jetez la divine et prodigieuse semence : « Je suis celle qui n'est pas, et Vous êtes Celui qui est. »

« Vous êtes le grand Maître, le Roi au-dessus de toute puissance.

« Ce n'est pas le 3 avril que se place réellement pour moi l'anniversaire, non, ceci est une date dans le temps, et pour l'amour il faut seulement des horizons éternels. Pierre est monté au ciel la veille de Pâques, et toute ma vie, plus que jamais, suivra la vie liturgique de l'Église. Alleluia pascal, allégresse du Sauveur ressuscité, matin de son triomphe, je vous attends pour célébrer le salut définitif de mon ange, son entrée en possession de cette « Terre promise », dont il rêvait si doucement.

« Il y aura aussi pour moi un jour d'avril dans la Cité Bienheureuse. Jésus, je ne veux point vous interroger, mais à cette heure, ayez pitié de moi. Elle sonnera quand il vous plaira, et si vous voulez que, pendant une très longue vie, je travaille et agisse sans Pierre, faites que je vous bénisse et vous serve et vous adore de toute mon âme, comme si sa douce main n'avait pas cessé de me conduire. »

Fermons le cercle; arrêtons-nous à l'anniversaire réel, c'est-à-dire surnaturel, du ravissement de l'élu. Lisons le chant de Pâques de Mireille, les paroles de l'Ange aux Saintes Femmes accourues au tombeau.

« *Nolite timere : scio enim quod Jesum quaeritis.* »
« *Non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini tuo da gloriam...* »
« *Sed nos qui vivimus, benedicamus Domino.* »

« Prier avec ma volonté, sans joie, sans douceur, faire à Dieu l'hommage de ma raison et Le louer à travers tout ce qu'il Lui plaît de m'envoyer.
« Louer aussi ardemment la Justice de Dieu qui frappe que sa Miséricode qui pardonne.
« La louange de la volonté donne des joies moins douces, mais plus hautes que celles du cœur.
« *Gratias agimus Tibi propter magnam gloriam tuam.* »
« Oh! prier comme cette vieille bretonne qui chantait les Psaumes par cœur sans en comprendre peut-être un seul mot!

« Jésus est vainqueur de la mort — Pierre est vivant! alleluia! qu'importe le reste, et la nuit, et la douleur, et le désert?
« Il est vivant et il vit près de Dieu : alleluia, envers et contre tous! »

Convient-il d'ajouter à cette commémoration solennelle, au bout d'un an de deuil, celle qui conduisit Mireille dans l'église de leur mariage, à quelques semaines de là, le 3 mai? Nous avons remarqué plus haut — quelle singulière rencontre! — que celui-ci avait eu lieu le jour où l'Église célèbre l'Invention de la Sainte Croix.

« Il y a cinq ans — dans cette même église. Aujourd'hui je regarde l'invisible, derrière un voile noir, tandis

qu'en ce premier et radieux 3 mai, je regardais la réalité vivante de mon mari à travers l'étincelante blancheur de ce voile de fête.

« Seigneur, grâce à vous, *la fête* d'aujourd'hui n'en sera pas moins radieuse.

« Pierre se confiait à mon amour fidèle certes, mais humain et pauvre, aujourd'hui il s'appuie sur votre Cœur, il boit à cette source de tendresse infinie : *Deus charitas est*. Il se réjouissait de passer toute sa vie avec moi, Vous lui avez donné de vivre dès maintenant près de vous, de pénétrer, jeune encore, dans cette Vie mystérieuse, éternelle, ineffable où jamais Vous ne manquerez à l'ardeur de son amour. Il était heureux près de moi, il est bienheureux près de vous, Jésus, sondez mon cœur et voyez-y l'action de grâces. Comment ne consentirais-je pas à la béatitude de mon amour, après avoir si ardemment souhaité son bonheur? Et comment ne vous bénirais-je pas d'être Vous-même ce bonheur, ô mon Maître? de le lui avoir acquis au prix de Votre Sang? et comment ne chérirais-je pas cette croix dans laquelle seule nous Vous trouvons?

« Jésus, je vous demande humblement, connaissant ma misère, de retrouver un jour dans la gloire celui qui m'était plus cher que ma vie même, mon Pierre, à qui vous-même m'aviez unie — permettez qu'après une vie de fidélité et de louange, je mérite de mêler ma voix à celle de son âme pour le *Sanctus* éternel. »

De si hautes réalités exprimées sans apprêt, dans la langue même de l'âme, découragent le commentaire, humilient le commentateur. Il se contente d'admirer ce que la mort, en l'espace d'un an, a fait d'une épouse comblée comme aucune peut-être ne le fut jamais de l'amour total d'un époux, par la seule grâce de Dieu. Le ciel a tenu la gageure et soutenu le paradoxe de prolonger la vie sublime de Mireille sur le plan de la mort en Dieu, durant encore une période de seize ans. Soit dix-

sept ans de croix — et de louange — et pas une journée, elle n'a déserté le combat.

C'est qu'elle s'appuyait sur l'identité absolue de l'amour conjugal et de l'amour de Dieu. Souhaitant pour le bien-aimé le plus haut degré de bonheur, elle ne pouvait que le livrer à sa destinée éternelle. Souhaitant de l'y retrouver, elle ne pouvait que se charger de la croix la plus propre à se rendre digne de lui et la plus digne du Souverain Maître : Jésus accepté, imité, porté, dans la joie et dans la souffrance. On sait qu'elle reçut la joie suprême d'un martyre obscur, l'usure de toute sa personne, tant charnelle que spirituelle, qu'avait tant respectée et chérie son époux. Privée de son époux humain, elle n'eut de cesse pour le rejoindre qu'elle n'eût conquis de haute lutte l'Époux Divin auquel tous deux étaient promis. Si nous voulions donner un nom à l'objet de l'amour réciproque et passionné qui unissait Pierre et Mireille, nous dirions : *Jésus*. Il est la fin de tout amour. Et c'est pourquoi la mort est bienvenue des saints, car en rompant des liens périssables, impérissablement elle les lie à leur Seigneur.

« Jésus, que votre amour et le sien se confondent! soupirait la douce Mireille. »

Faisons nôtre cette supplique, de quelque juste amour humain que notre cœur soit à son tour sevré. Nous ne possédons rien que lui, mais par lui nous possédons tout, et la mort ne peut nous atteindre.

« Savoir que l'on n'a rien, supplier de le savoir davantage encore, parce que, expliquait notre sainte amie, la Bonté de Jésus s'engouffrera dans cet abîme... »

Et le Roi de gloire entrera en nous.

Henri Ghéon.

Mission de Léon Bloy

Mission de Léon Bloy. Ce titre avertit assez du sujet qui n'est pas de banale biographie ou d'ordinaire critique littéraire. Il s'agit d'interroger une personnalité, et la plus génialement séduisante et déroutante, pour lui faire avouer sinon le secret dernier de sa vie qui n'appartient qu'à Dieu, du moins la signification de sa présence et de son action parmi les hommes. *Mission de Léon de Bloy* : heureuse équivoque de ce mot et qui déjà fait penser. Le *Mendiant Ingrat* est porteur d'un message, mais de quelle nature? Message esthétique? Bloy est plus que l'inventeur d'une nouvelle forme d'art ou plutôt s'il a imaginé une manière inédite de faire resplendir le verbe, ce fut comme par surabondance, et en cherchant quelque chose de plus grand. Message mystique? Certes Bloy était brûlé par une soif d'amour et de sacrifice, et cependant ses cris les plus sublimes ne sont pas exactement un message de sainteté; une littérature trop somptueuse les empêche d'atteindre en nous jusqu'à cette zone secrète qui ne se laisse toucher que par une surnaturelle simplicité. Chez Bloy le message religieux est d'une sorte rare et fait penser plutôt à une vocation de prophète, chargé de réécrire en traits de feu ou de redire en un langage flamboyant les mots d'un enseignement commun, mais oubliés ou ternis par l'inattention et l'indifférence des croyants. Le génie de Bloy ressemble au génie sacré d'un prophète, génie grondant et exigeant, infiniment au-delà

(1) *Mission de Léon Bloy*, par Stanislas Fumet. Collection « Les Iles », chez Desclée de Brouwer.

de la polémique et du pamphlet. L'inspiration en est une colère sainte, qui ne peut tolérer les médiocrités ni l'oubli des grandes promesses.

C'est que Léon Bloy ne percevait pas les choses comme nous les percevons; c'est la part du prophète : puissance de vision et de sentiment qui suffisait à l'environner de solitude. Il est un prophète du présent, celui à qui toute sottise apparaît comme une offense à l'Intelligence qui a créé le ciel et la terre et qui ressent tout péché comme un déicide.

La vie de Léon Bloy a donc été un apprentissage de la solitude. Cet homme terrible, que les plus illustres de ses contemporains ont entouré d'un silence plus accablant pour leur petit talent et pour leur petite conscience que les injures rabelaisiennes et dantesques qu'ils en recevaient, a eu de rares amis dans une vie toujours pauvre et souvent misérable (car, expliquait-il, la pauvreté est de Jésus-Christ et la misère est du Saint-Esprit). Il a peu reçu des autres. N'ont eu vraiment d'influence sur lui que ceux qui lui renvoyaient en quelque sorte sa propre âme.

Barbey d'Aurevilly lui a fait pressentir qu'un catholicisme intraitable pouvait n'être pas ennemi des magnificences du style; mais bien vite il a compris que les dédains aristocratiques du « Connétable des Lettres » étaient une manière de démission et que les profondeurs mystérieuses du mal et de la médiocrité méritaient des colères plébéiennes, prophétiques et sacrées. Un prêtre qui n'a pas laissé de nom, l'abbé Tardif de Moidrey, lui a révélé La Salette et une méthode d'interprétation des Écritures qui s'accorde merveilleusement avec son génie intuitif et amoureux de symboles : la Bible, outre ses significations historiques et dogmatiques, raconte de bout en bout de façon mystique la vie intime de la Trinité divine. Bloy est passé à côté de Hello sans voir peut-être combien cette âme lui était fraternelle. Il n'a vraiment reçu que des femmes qu'il a rencontrées. La poignante

aventure d'amour humain et de découvertes spirituelles avec Anne-Marie Roulé, la Véronique du *Désespéré*, l'a marqué pour toute sa vie : tous deux ils firent le rêve trop sensible d'un avènement tout proche de l'Esprit, et même quand Anne-Marie eut sombré dans une nuit sans espérance humaine, guetteur infatigable, Bloy s'entêta à en épier les signes. Stanislas Fumet nous raconte cette étrange et émouvante histoire avec la discrétion et le respect auxquels a droit ce mélange d'héroïsme et d'erreurs tragiques, de surnaturel authentique et de merveilleux troublant. Tout autre que Bloy eût été brisé sans retour. Cette épreuve effroyable a été permise parce qu'il fallait qu'un homme connût la douleur d'un amour sans issue et d'un immense espoir écrasé pour être le prophète de la souffrance et de toutes les pauvretés. Il est sans doute trop tôt pour dire la place qu'a tenue ensuite, dans la vie de Bloy, Jeanne Molbech qui sera sa femme ; grâce à elle, un climat de consolation a entretenu la mystérieuse tendresse de l'homme et de toute une partie de l'œuvre.

En même temps qu'il traversait toutes ces expériences, Bloy a vécu une vie religieuse d'une intensité rare qui lui a fait connaître toutes les dérélictions et toutes les exaltations. Dans sa jeunesse, il demande à Dieu de le faire souffrir d'une manière indicible pour la conversion de ceux qu'il aime, et son plus affreux tourment fut sans doute d'avoir été exaucé autrement qu'il ne pensait être, Dieu en lui se servant de l'artiste pour tenter et torturer le chrétien. Et le miracle est que, victime des somptuosités d'une imagination trop riche, Bloy soit tout de même resté un chrétien humble et soumis à l'Église, qu'il ait toujours eu l'hérésie en horreur, et que même là où il veut devancer la théologie de demain, sa pensée reste étonnamment droite, et sans compromission avec les facilités modernistes et gnostiques.

Stanislas Fumet ne dissimule pas les obscurités que l'artiste, forcé de parler en images et en signes, ne peut éviter de par la nature de sa vocation. Vocation de

voyant : Bloy l'a été doublement à la manière d'un Isaïe et aussi à la manière d'un Rimbaud. Les deux sens du mot se trouvent réconciliés dans la personne et l'œuvre de Léon Bloy. Comme un prophète, il ressent avec toutes ses puissances affectives les paroles de Dieu, que sa vocation est de rappeler à une société oublieuse; il les voit avec son cœur. Comme un poète, il essaie de déchiffrer les apparences de la terre et il découvre des corrrespondances entre les extrémités opposées de la Création (l'argent et le sang du Christ, le Saint-Esprit et le peuple juif). Il est de ceux qui marchent à travers une forêt de symboles. Quelques exemples pris au hasard du livre de Fumet montreront comment l'un et l'autre dons s'accordent merveilleusement ensemble.

Léon Bloy a été le poète et le prophète de la Communion des Saints. Il en a senti la valeur mystique et le prodigieux agrandissement qu'elle apporte à notre vision de l'univers. Aucun spirituel chrétien n'a écrit sur la solidarité mystérieuse des hommes des pages plus saisissantes; nul n'a dit avec cet accent qu'une pensée impure dans le secret d'une âme pouvait obscurcir des milliers de cœurs ou qu'un seul acte de charité avait des effets bénis dans toute l'histoire de l'humanité et importait à l'équilibre des mondes. Et c'est ici que jaillit la page étonnante :

> Si un homme donne de mauvais cœur un sou à un pauvre, ce sou perce la main du pauvre, tombe, troue les soleils, traverse le firmament et compromet l'univers...

Dans le jeu de ces compensations, la pauvreté et la souffrance sont la réalité essentielle, d'où sort toute création et toute sainteté, parce qu'elles sont la Passion du Christ continuée sous nos yeux ou dans notre cœur :

> Jésus est au centre de tout, il assume tout, il porte tout, il souffre tout. Il est impossible de frapper un être sans le frapper, d'humilier quelqu'un sans l'humilier, de maudire

ou de tuer qui que ce soit sans le maudire ou le tuer lui-même.

Il faut que la douleur soit une bien grande chose pour que le Verbe de Dieu, souverainement heureux dans son union au Père, ait cependant désiré l'assumer pour l'emporter avec son humanité dans les abîmes de la Trinité; pour que Marie dans sa béatitude puisse encore pleurer pour les péchés des hommes comme si dans le cycle du Rosaire elle n'avait pas achevé de vivre les Mystères douloureux. Celle qui a connu les gloires de l'Assomption et du Couronnement est aussi la Vierge de La Salette, Celle qui pleure. Et c'est pourquoi Léon Bloy en fut le dévot passionné... Qui prétendra que la théologie de la douleur est achevée? Peut-être Bloy a-t-il entrevu quelque chose des trésors que découvriront les docteurs et les saints de demain.

Le même sens mystique de la souffrance qui jetait Bloy aux pieds de la Vierge de La Salette le préparait à comprendre la destinée tragique du peuple juif, témoin malgré lui du message qu'il a refusé. Peu parmi les chrétiens ont parlé d'Israël avec cette justice et cette charité. Il semble que Dieu veuille ce peuple toujours persécuté et souffrant, cependant toujours espérant, certes pour le punir, mais aussi pour qu'il soit l'image de son Fils méconnu et rejeté, peut-être encore pour que son attente messianique toujours déçue et toujours renaissante montre aux chrétiens de quel cœur ils devraient désirer l'accomplissement de toutes choses dans l'Esprit-Saint. Sans doute les Juifs sont chargés du crime de déicide, et Bloy l'a dit avec une vigueur qu'il a parfois poussée jusqu'à la fureur; mais il restent une race privilégiée, celle où les dons humains sont peut-être les plus parfaits, puisqu'elle a été élue pour l'épiphanie du plus beau des enfants des hommes, race privilégiée à cause de son malheur et de sa division, race qui a droit au respect. Écoutons Bloy nous le dire dans un langage qui rappelle

et dépasse peut-être les hardiesses et les éloquences de saint Bernard :

> On oublie ou plutôt on ne veut pas savoir que notre Dieu fait homme est un Juif, le Juif par excellence de nature, le Lion de Juda, que sa Mère est une Juive, la fleur de la Race juive ; que tous ses ancêtres ont été des Juifs, que tous les apôtres ont été des Juifs, aussi bien que tous les prophètes ; enfin que notre liturgie sacrée tout entière est puisée dans les livres juifs. Dès lors comment exprimer l'énormité de l'outrage et du blasphème qui consiste à vilipender la Race juive?... L'antisémitisme est le soufflet le plus horrible que Notre-Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours, c'est le plus sanglant et le plus impardonnable parce qu'il le reçoit sur la face de sa Mère et de la main des chrétiens.

Page que les événements contemporains font tellement actuelle et dont la lecture console des amertumes du passé et du présent.

Éternel vagabond, le peuple juif est aussi pour Bloy une figure de l'Esprit-Saint qui lui aussi est errant et caché jusqu'à la gloire du dernier jour. De cette espérance du règne de l'Esprit, Bloy a voulu être le témoin. Le commun des Chrétiens se contente trop de ce monde, n'a pas assez le désir des cieux nouveaux et de la terre nouvelle qui nous sont promis. Comme Péguy, Bloy a flétri les habitués, les accusant au sens littéral du mot du péché contre l'Esprit. Et c'est peut-être l'essentiel de son message, Bloy a été l'apôtre de l'impatience : non pas inquiétude romantique qui se nourrit d'elle-même et qui a peur de rencontrer l'objet qui la détruirait en la comblant, mais espérance qui n'aspire qu'à disparaître devant l'absolu. « Pèlerin de l'Absolu », Bloy n'a jamais préféré sa condition de pèlerin, il a été un homme de désir sans mettre sa complaisance dans son désir ; et de là lui vient sa robustesse et sa santé. Géant plus solide que les installés.

De plus amples richesses sont étalées et offertes à travers le livre de Stanislas Fumet. Il est impossible de faire le dénombrement entier de Bloy, homme innombrable. A quoi bon parler de ses limites? Elles sont trop visibles — et insister sur elles sans avoir le temps de montrer de quels dons prodigieux elles furent la rançon serait souveraine injustice. D'aucuns craindront que son culte de la pauvreté risque chez un disciple moins sincère de faire s'évanouir en effusions mystiques l'urgence d'un devoir social. D'autres ajouteront que son sens prophétique de la colère divine — et seule, disait-il, la souffrance de quelques âmes élues la retiennent au-dessus de nos têtes — son amour éperdu de la douleur risquent de faire oublier que notre Dieu est aussi le Dieu de la Joie, et que toutes les sincérités et les bonnes volontés travaillent malgré toutes les trahisons à l'édification du Royaume. Il y a du vrai dans ces faciles remarques. Un Bloy, parce que artiste, est forcé de s'affirmer et d'affirmer ses partialités. Mais, comme l'a écrit Stanislas Fumet en une conclusion émouvante par ce qu'elle dit, plus émouvante encore par ce qu'elle suggère, l'on juge l'arbre à ses fruits :

> Léon Bloy eut une autre mission que cette mission d'écrivain et de justicier : il devait engendrer de nombreux enfants dans la foi... Où le zèle d'un grand nombre continue à échouer, Léon Bloy, avec ses défauts, ses exagérations, ses violences, réussit prodigieusement.

Il séduit ceux dont Nietzsche serait la tentation. Parce qu'il a préféré la vérité à tout, il mérite d'être l'apôtre de notre époque où les seules chances de salut sont dans l'affirmation de la vérité à temps et à contre-temps. Surtout à contre-temps et Bloy est le maître des propos héroïquement intempestifs.

Étienne Borne.

Saint Anselme

Exhortation à celui qui va mourir [1]

Le Prêtre. — Te réjouis-tu, frère, de mourir dans la Foi chrétienne?

Le Malade. — Je m'en réjouis.

P. — Te réjouis-tu de mourir sous la robe monastique?

M. — Je m'en réjouis.

P. — Reconnais-tu avoir si mal vécu que tu mérites les peines éternelles?

M. — Je le reconnais.

P. — De tout cela as-tu contrition?

M. — Oui.

P. — As-tu la volonté de t'amender, si tu en as le temps?

M. — Oui.

P. — Crois-tu que le Seigneur Jésus-Christ est mort pour toi?

M. — Je le crois.

P. — Lui rends-tu grâces?

M. — Je lui rends grâces.

P. — Crois-tu ne pouvoir être sauvé que par sa Mort?

M. — Je le crois.

P. — Fais donc ceci, tandis que tu vis encore : repose

(1) Migne, P. L., CLVIII, 685-688. Ces belles pages portent, dans certains manuscrits, le titre suivant : « Exhortation du Bienheureux Anselme, archevêque de Cantorbéry. Celui qui, près de mourir, la dira confessé et le cœur contrit, ne verra pas la mort pour l'éternité. »

toute ta confiance dans cette Mort de Jésus; n'aie confiance en aucune autre chose. Confie-toi tout entier à cette Mort; d'elle seule couvre-toi tout entier; enveloppe-toi tout entier de cette Mort. Et si le Seigneur Dieu veut te juger, dis : « Seigneur, entre moi et votre jugement, je jette la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ; sinon je ne discute pas avec Vous. » — S'Il te dit que tu es un pécheur, réponds : « Seigneur, la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je l'oppose entre Vous et mes péchés. » — S'Il rétorque que tu as mérité la damnation, dis : « Seigneur, je place la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre Vous et mes mauvais mérites; j'offre le mérite de cette Mort pour celui que je devrais avoir, et que je n'ai pas. » — S'Il te dit qu'Il est irrité contre toi, réponds : « Seigneur, je présente la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre moi et Votre colère. » — Puis répète-lui : « Seigneur, je Vous offre la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, entre moi et Votre colère. »

Après cela, que le malade dise trois fois ces paroles : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit; vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité (1). » *Puis ces versets :* « Vous avez rompu mes liens, Seigneur; je vous sacrifierai une hostie de louange, et j'invoquerai le nom du Seigneur (2). » — « Retirez mon âme de sa prison pour qu'elle glorifie votre nom; les justes m'attendent, jusqu'à ce que vous me rendiez justice (3). » *Ensuite qu'il prie ainsi :* « Sainte Marie, Mère de la Grâce, Mère de la Miséricorde, protégez-nous de l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort; par votre Fils, ô Vierge, par le Père et par l'Esprit-Saint, soyez présente à mon trépas, car ma fin approche. Amen. »

Après ces paroles et ces réponses du malade, le Prêtre récitera pour lui les psaumes suivants : Ps. CXV, *Credidi;*

(1) Ps. XXX, 6.
(2) Ps. CXV, 16-17.
(3) Ps. CXLI, 8.

Ps. LXIX, *Deus, in adjutorium*; Ps. CXLI, *Voce mea;* Ps. XXX, *In te, Domine, speravi.*

***

Si le mourant est un laïque, le Prêtre doit l'interroger ainsi :

LE PRÊTRE. — Crois-tu les vérités de la Foi chrétienne, telles que l'Église les enseigne?

LE MALADE. — Je les crois.

P. — Te réjouis-tu de mourir dans la Foi chrétienne?

M. — Je m'en réjouis.

P. — Reconnais-tu avoir gravement offensé Dieu?

M. — Je le reconnais.

P. — T'affliges-tu d'avoir offensé ton Créateur?

M. — Je m'en afflige.

P. — Te proposes-tu, si Dieu prolonge ta vie, de veiller à ne plus l'offenser?

M. — Oui.

P. — Espère et crois que tu obtiendras le salut éternel, non par tes mérites, mais par ceux de la Passion de Jésus-Christ.

M. — Je l'espère.

Alors le Prêtre fait l'exhortation comme ci-dessus et l'achève en disant : « Si quelqu'un s'oppose à toi et plaide contre toi, mets entre toi et lui les mérites de la Passion du Christ. »

Puis le Prêtre fait dire au malade les versets des psaumes.

***

N. B. — Toi qui veux entrer dans la vie éternelle, tu n'offenseras jamais Dieu si tu médites tous les jours de ta vie : la brièveté de la vie, — l'éternité, — l'heure incertaine de la mort, — la récompense des justes, — les supplices des impies.

SAINT ANSELME.

Saint Cyprien

« *Le sacrement du calice du Seigneur* » (1)

10. — Le bienheureux apôtre Paul, choisi et envoyé par le Seigneur et établi prédicateur de la vérité évangélique, consigne les mêmes faits dans son Épître quand il dit : « *Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il était livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites « ceci en mémoire de moi. » De même, après avoir soupé, il prit le calice, disant : « Ce calice est la nou- « velle alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois « que vous en boirez, en souvenir de moi. Car toutes les « fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce « calice vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce « qu'il vienne* (2). »

Si donc il est prescrit par le Seigneur ; et si l'ordre du Maître, confirmé et fidèlement transmis par son Apôtre, est qu'à toutes les fois où nous boirons en mémoire du Seigneur nous fassions ce qu'il a fait lui-même, il s'ensuit que nous n'observons ce qui a été ordonné qu'à la condition de faire nous-mêmes exactement ce que le Seigneur a fait, et de ne point nous écarter de son divin exemple en mêlant comme lui le calice du Seigneur.

Or, qu'il ne faille s'écarter en rien des préceptes évangéliques, et que ce soit le devoir des disciples d'observer et d'accomplir cela même qu'a enseigné et fait leur Maître, le bienheureux Apôtre le prouve, dans un autre passage, en termes encore plus forts et plus précis : « *Je m'étonne*, dit-il, *que vous vous laissiez détourner si vite de celui qui vous a appelé à la grâce, pour passer à un autre Évangile : non, certes, qu'il y en ait un autre ; seulement*

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, septembre, p. 187; et octobre, p. 84.
(2) *I Corinth.*, XI, 23-24. Cf. Bossuet, *Méditations*, LX[e] jour.

il y a des gens qui vous troublent et qui veulent changer l'Évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes, quand un ange du ciel vous annoncerait autre chose que ce que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Ainsi que nous vous l'avons dit précédemment, je vous le répète de nouveau : si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! (1) »

11. — Quand donc ni l'Apôtre lui-même, ni un ange du ciel ne saurait annoncer ou enseigner autre chose que ce que le Christ a une fois enseigné et ses Apôtres annoncé, j'admire beaucoup comment est survenu qu'en certains lieux, contrairement à la règle évangélique et apostolique, on offre dans le calice du Seigneur de l'eau qui, seule, ne peut représenter le sang du Christ.

Le Saint-Esprit, dans les Psaumes, ne manque pas non plus de parler du symbolisme de ces choses quand, faisant mention du calice du Seigneur, il s'écrie : « *Ta coupe qui enivre, qu'elle est surexcellente !* (2) » Or la coupe qui enivre contient évidemment du vin. L'eau ne peut, en effet, enivrer personne ! Le calice du Seigneur enivre donc, comme Noé dans la Genèse fut enivré buvant du vin. Mais parce que l'ivresse du calice et du sang du Seigneur n'est pas de même nature que celle du vin profane, l'Esprit-Saint, après avoir dit dans le psaume : « *Ta coupe enivrante* », ajoute : « *Comme elle est surexcellente* », parce qu'en effet le calice du Seigneur enivre ceux qui le boivent de telle façon qu'il les rend sobres, qu'il ramène leurs âmes à la sagesse spirituelle, qu'il les fait passer de l'amour de ce monde à l'intelligence de Dieu. Et de même que sous l'influence du vin vulgaire la raison s'évanouit, l'âme se déride et toute tristesse se dissipe, ainsi, après avoir bu le sang du Seigneur et le breuvage du salut, c'est le souvenir du vieil homme qui s'enfuit, l'oubli se fait de l'ancienne vie mondaine, et le

(1) *Galat.*, I, 6-9. — (2) *Ps.* XXII, 7.

cœur abattu et triste qu'accablait jusqu'alors le poids de lourdes fautes se trouve libéré par la joie du pardon divin. Résultat qui ne peut réjouir celui qui boit dans l'Église du Seigneur, qu'à la condition que ce qui est bu le soit en conformité avec ce qu'a fait le Seigneur.

12. — Et, véritablement, quelle contradiction et quelle extravagance de vouloir changer le vin en eau, alors que le Seigneur a changé l'eau en vin aux noces ; alors que le symbolisme de ce miracle devrait nous prévenir et nous apprendre à offrir bien plutôt du vin dans le sacrifice du Seigneur ! C'est, en effet, parce que la grâce spirituelle avait manqué parmi les Juifs que le vin manqua lui aussi : car la vigne du Seigneur des armées c'était la maison d'Israël (1). Or voulant enseigner et publiquement montrer que le peuple des Gentils succéderait aux Juifs, et que, par le mérite de la foi, nous devions dans l'avenir obtenir la place que ces derniers avaient perdue, le Christ avec l'eau fit du vin : c'est-à-dire montra que la plèbe des Gentils accourrait et se réunirait aux noces du Christ et de l'Église, de préférence et à défaut des Juifs.

Que les eaux, en effet, symbolisent les peuples, la divine Écriture en fait foi dans l'Apocalypse quand elle dit : « *Les eaux que tu as vues, et sur lesquelles la prostituée est assise, ce sont des peuples, des foules, des nations païennes et des langues* (2). » Symbole que nous voyons aussi être clairement renfermé sous la figure du calice.

13. — Puisqu'en effet le Christ nous portait tous, lui qui portait tous nos péchés, nous comprenons que par l'eau c'est le peuple qu'il faut entendre ; et que c'est, d'autre part, le sang du Christ qui est figuré par le vin. Ainsi donc lorsque l'eau est mêlée au vin dans le calice, c'est le peuple qui est uni à Jésus-Christ, et la multitude des croyants qui est jointe et intimement liée à celui en qui elle a foi. Or cette union et ce mélange de l'eau et du vin s'accomplit de telle façon, dans le calice du Seigneur, qu'il leur

(1) *Is.*, v, 7. — (2) *Apoc.*, xvii, 15.

est impossible d'être séparés l'un d'avec l'autre. C'est pourquoi rien ne saurait être capable de séparer d'avec le Christ l'Église, c'est-à-dire le peuple fidèlement demeuré dans l'Église et tenant fermement à la foi qu'elle professe (1), non plus que d'empêcher la charité de toujours adhérer [au Christ] et de demeurer invincible.

Ainsi donc, dans la consécration du calice du Seigneur, on ne peut offrir de l'eau seule non plus que du vin seul. Car si quelqu'un offre seulement du vin, le sang du Christ commence d'être sans nous; et s'il n'y a que de l'eau, le peuple commence d'être sans le Christ. Mais que se fasse le mélange des deux ; que par cette opération le vin et l'eau soient associés intimement, alors se réalise le spirituel et céleste symbole. Ainsi le calice du Seigneur n'est ni l'eau seule ni le vin seul, et n'est réalisé que si les deux sont mélangés : de même que le corps du Seigneur ne peut être confectionné avec la seule farine ou avec l'eau toute seule, mais qu'il faut la réunion et le mélange de l'un et de l'autre rendus solides par la liaison d'un pain unique (2). Par cette image aussi se trouve figurée l'union collective de notre peuple : car, comme de nombreux grains de blé réunis en un seul amas et moulus deviennent un même pain, ainsi devons-nous savoir que nous sommes un seul corps dans le Christ qui est le pain céleste, à qui notre multitude est unie, réunie (3).

(*A suivre.*)

Traduction et notes de M. l'abbé Boutet.

(1) « *Le peuple fidèlement demeuré dans l'Église.* » De cette union Cyprien exclut par suite les hérétiques et tous ceux qui se sont mis en marge de la catholicité. C'est le Christ qui lui-même a choisi l'Église pour épouse (*Supra*, 12), et ne veut que par elle engendrer les élus (*Ep.* LV, 21. *De unit. Eccl. cath.*, 4, 6). Et on connaît la maxime célèbre du traité *De l'Unité de l'Église catholique*, 5 : « *Nul ne peut avoir Dieu pour Père s'il n'a l'Église pour mère.* »

(2) Ce mélange de l'eau et du vin dans le calice est l'un des plus anciens rites du Sacrifice eucharistique; rite dont l'origine, ainsi d'ailleurs que celle de la fraction du pain, doit être vraisemblablement cherchée dans l'usage eucologique juif auquel se serait conformé le Sauveur à la dernière Cène.

(3) Même idée dans la « *Didachè* », IX, 4.

BILLET D'APOSTOLUS

L'interruption

« Celui qui mène à bien la tâche de chaque jour doit toujours s'attendre à voir le moule se briser et la statue apparaître. »

L. Lavelle.

Ceux qui ne connaissent pas l'esprit foncier du Christianisme l'accusent d'arracher l'homme aux tâches nécessaires de ce monde, ou du moins d'affaiblir l'application parfaite qu'il doit y porter. La foi fixe le regard intérieur, les tendances et les vœux, vers l'au-delà. Elle rappelle le caractère provisoire de nos établissements. Quant à l'ascèse chrétienne, elle nous présente de bien des manières le terme de l'existence, elle nous fait un devoir de méditer sur ce dernier passage. Or, l'idée de la mort ne peut que tarir les sources de la joie et de la vie; en tous cas elle ôte toute place à l'esprit d'entreprise. Si la pensée a quelque prix, quelque grandeur, quelque fonction vitale, c'est justement de dissoudre en nous l'idée de mort, lorsqu'elle vient nous offusquer. Non certes en la niant, ce qui serait une folie trop évidente, mais en la dépassant et l'outrepassant, en la remplaçant par des objets plus familiers, ou encore en nous donnant l'assurance que, lorsque nous pensons aux choses éternelles, nous sommes

éternels déjà. Telle était, dans ses grandes lignes, la conception de Spinoza. En vérité, le moment de la mort ne doit pas exister pour le sage, tout occupé et absorbé dans la pensée de l'éternel ou du quotidien. Il supprime ainsi ce que la mort a d'accablant. Il ne laisse pas ce scrupule s'introduire dans le tissu bien serré de ses pensées volontaires.

Le seul défaut de ces conseils sublimes est de n'être point pratiquables, d'être inhumains. Admettons que nous puissions atteindre ce point d'extrême détachement où nous nous résignons à disparaître; mais, pouvons-nous nous résigner aussi à la mort des autres? Ce n'est pas de mourir qui est pénible, c'est de voir mourir ceux qu'on aime : une mère, une épouse, un enfant bien-aimé. Celui qui serait indifférent, quel monstre! Au reste, lors même que nous n'y pensons pas, la pensée de la mort se pense en nous, et elle informe discrètement chacun de nos états de conscience, — dès que nous avons échappé à l'enfance, cet âge qui ignore la mort. N'y pas penser n'est point une tactique raisonnable, et ces efforts héroïques et vains pour éluder la terrible hypothèse sont un hommage qu'on rend dans le secret à la permanente actualité de la mort.

Mais il reste vrai qu'une préparation à la mort qui vous arracherait aux tâches de la vie ne serait pas conforme au bon ordre. Il reste vrai que la meilleure préparation à la mort est une vie selon la sagesse.

Rien d'instructif comme de vivre près d'un vieillard qui a passé les quatre-vingt-dix ans et qui jouit de ses

membres et de ses sens. Ces privilégiés ne sont pas tristes. On ne les voit pas s'absorber dans l'idée qu'ils sont au bout de la course. Ils ne disent guère qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, ou, s'ils le disent, c'est pour qu'on les réfute. Vous les voyez au contraire jouer au bien portant, ne jamais accepter de secours inutiles, s'astreindre à des efforts qui vous paraissent superflus, mais qui ont pour eux l'essentiel intérêt d'entretenir les mouvements des muscles. Et surtout, vous les entendrez faire des projets surprenants. Ils vivent encore dans l'avenir. Ils se passionnent pour une recherche. Vous êtes alors amenés à vous demander si cet attachement au temporel ne serait pas une des causes les plus puissantes de leur longévité. On ne saurait vivre sans une petite passion pour un des aspects de la vie : celui qui se désintéresse ou qui s'ennuie est bientôt vaincu. S'il n'y a guère de vieillards lugubres, ce n'est pas que la vieillesse soit chose réjouissante; c'est que ceux qui ne sont pas entreprenants et gais ne vieillissent pas.

On a grand tort de croire que le Christianisme prêche ou suggère la résignation au mal. Les vrais chrétiens ont horreur du mal physique, autant que quiconque. La souffrance, ils la repoussent autant qu'ils le peuvent, et c'est quand ils sont forcés qu'ils en triomphent paisiblement en la tournant en amour. Ils demandent la longévité comme une bénédiction. Ils souhaitent une vieillesse rassasiée de jours, pour donner à leur liberté de plus grands domaines. Ce n'est pas *parce que* plusieurs saints ont été emportés à la fleur de l'âge que l'Église les a placés sur ses autels.

S'ils avaient négligé de se soigner pour se guérir, ils n'auraient pas eu droit à cette gloire. — Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus? — Mais serait-il conforme à l'esprit de celle qui voulait être à la fois docteur, missionnaire et martyr, que de préférer la mort prématurée à une longue action?

Il pourrait sembler que la meilleure manière de se préparer à la vie éternelle soit de s'enfuir, de prier, de se nourrir de la solitude, d'échapper enfin à ces occupations journalières qui bornent un regard fait pour l'infini aux clôtures d'un champ ou aux bâtis d'un métier. Mais, ce n'est pas bien certainement le message de l'Évangile : que l'on songe par exemple à la parabole sur les talents : le serviteur qui a caché son avoir sous la terre trouve un maître terrible. Et le dernier avènement du Juge est, pour tous, une surprise. On l'attend, on veille, mais il arrive inopinément, et il désire surprendre. En cela, il est semblable au voleur.

Quel est ce paradoxe? Comment exiger en même temps l'esprit de travail et l'esprit de veille, le labeur et l'attente? Voici, me semble-t-il, comment, en peu de mots, on pourrait répondre.

Il faut que l'homme veille, mais il faut aussi qu'il peine, entreprenne et se fatigue. A tout âge, cette double attitude est exigée. Quand il a seize ans, il faut qu'il commence sans savoir s'il achèvera, et avec la pensée latente qu'il pourra être rappelé dès la moisson des prémices; et à quatre-vingt-dix ans, il faut qu'il

entreprenne, comme si un nouveau jour devait immanquablement l'accueillir.

Vivre, c'est échafauder, c'est travailler dans le provisoire. C'est construire avec la pensée qu'on durera jusqu'à la fin de l'édifice, alors que chaque minute nous apprend que tout passe. C'est projeter pour après-demain quand on n'est pas assuré de voir le jour de demain.

Que l'homme soit donc prêt à poursuivre, et qu'il se courbe vers sa tâche en l'embellissant de la lumière des grands projets. Mais qu'il soit également disposé à se passer de tout, à quitter ses outils sur l'heure, à laisser l'atelier dans le désordre, docile à la voix de Celui qui le rappelle et qui le libère.

Car il est nécessaire qu'il ne soit pas surpris. Mais il est nécessaire qu'il soit interrompu.

Et c'est pourquoi, sans doute, les grandes œuvres interrompues sont parmi les plus belles. Sainte-Beuve l'avait remarqué de Pascal, admirable écrivain quand il achève, plus admirable encore quand le mal ou la mort lui ont interdit de se satisfaire. Lirait-on les *Pensées*, et surtout apparaîtraient-elles comme des *pensées*, les phrases de Pascal, si elles n'étaient pas dans ce grand désordre de l'interruption? Aurait-il cette postérité et ces disciples dans tous les camps, s'il avait pu finir?

Consolons-nous dans ces réflexions. Bornons nos regards à l'œuvre de chaque jour. Attachons-nous, et détachons-nous, en même temps, c'est la vraie préparation.

APOSTOLUS.

Le médecin et le mourant

Cet article, c'est un profane qui aurait dû l'écrire. Le profane, seul, a des principes, un système. Nous, trop de souvenirs nous assaillent, trop de scrupules. La brutalité des salles de garde n'est qu'un masque sur notre timidité professionnelle, cette timidité devant le combat singulier que se livrent la mort et le mourant quand les pauvres ressources de notre art se révèlent définitivement impuissantes et que nous nous sentons les témoins gênés d'un drame obscur. Ces témoins se retirent dans un coin de la chambre ; ils préparent, par contenance, une ultime et trop souvent inutile piqûre — huile camphrée, caféine, éther —; ils cèdent le pas au prêtre pour les prières des agonisants : c'est l'heure de l'âme.

Le rôle du médecin ne se borne pas là. On le garde encore pour lui faire constater l'arrêt des fonctions vitales, — besogne d'état-civil par quoi l'entourage semble nous punir de n'avoir pas accompli de miracles. Et le médecin s'en irait, pressé d'accourir vers un autre chevet où ses soins pourraient être plus efficaces, si quelque parent éloigné ou, plus souvent, le prêtre ne lui posait pas les questions rituelles sur l'instant physiologique de la mort.

Le problème ne passionne guère le médecin praticien, auquel il paraît d'une subtilité vaine. Par contre, il intéresse beaucoup les physiologistes et les théologiens, sans compter les simples curieux.

Les physiologistes s'accordent à dire qu'à l'instant nommé le moment de la mort *rien n'est mort*, suivant la formule du savant russe Kouliabko. Quelques fonctions se sont ralenties et sommeillent, mais elles peuvent être réveillées et souvent

le sont : on rappelle chaque jour à la vie des noyés, des asphyxiés, des électrocutés qui, s'ils étaient abandonnés, entreraient dans la mort définitive. Comme le fait remarquer Kouliabko, rien n'est mort chez eux, malgré les apparences, malgré l'immobilité, l'arrêt de la respiration et des battements cardiaques; il y a des organes et des tissus qui présentent tous les caractères de la vie plusieurs jours après la mort générale, conventionnellement fixée au dernier soupir.

Le fait est démontré par l'expérience. En 1892, Hédon et Gilis ont ranimé le cœur d'un guillotiné par des injections de sérum artificiel dans les artères coronaires. Kouliabko a fait mieux ; il a réussi à faire battre un cœur de lapin plusieurs jours après que l'organe eut été retiré de l'animal et conservé au laboratoire. En 1902, l'expérience fut reprise avec succès sur le cœur d'un enfant mort de pneumonie double depuis vingt heures.

Les éléments du système nerveux sont plus fragiles et affectés plus précocement par les phénomènes de la mort générale. Toutefois, les expériences de Brukhonenko et Tchetchouline sur un chien préparé selon la méthode de Starling prouvent que le système nerveux, comme le cœur, peut demeurer un certain temps en mort apparente, en état de vie suspendue.

Le médecin praticien objectera que la plupart de ces expériences, bonnes dans le laboratoire de physiologie, ne s'appliquent pas aux cas de pathologie courante, exception faite des noyés, des asphyxiés, des électrocutés en état d'inhibition. Il est certain que les altérations graves et multiples provoquées sur les organes par la mort générale interdisent le plus souvent tout retour à la vie.

Mais ces données posent au prêtre un grave point d'interrogation. S'il est démontré, comme l'indiquent les expériences précédentes, que la mort définitive met des heures à venir après la mort apparente, l'âme reste beaucoup plus de temps qu'on ne le pensait autrefois liée à cette chair qui tarde à mourir. Ne faudrait-il pas étendre davantage encore le bénéfice du sacrement à ceux qui donnent ainsi des signes apparents de mort récente, puisque le droit canon permet d'administrer sous condition l'extrême-onction quand la mort reste douteuse ? Ce serait une consolation précieuse pour les familles chrétiennes qui déplorent la mort subite

d'un des leurs. Les théologiens ont là un grand problème à résoudre, en liaison avec la physiologie.

Sans doute, ces notions de temps appliquées à l'élément spirituel qu'est l'âme peuvent paraître un peu puériles. La parole célèbre du curé d'Ars « entre le pont et l'eau » montre qu'une seconde, au moment de la mort, peut valoir toute une existence. Mais la grâce opérante des sacrements n'est pas à négliger.

« Entre le pont et l'eau »... J'ai souvent songé, auprès de malades perdus, à ce dernier regroupement de la conscience, à cette confrontation suprême de l'âme et de la chair avant leur divorce définitif. Mais rien ne transpire, pour les tiers que nous sommes, de ce terrible débat, et, si peu nombreuses que soient les expériences des physiologistes sur la mort, plus rares encore sont les témoignages de ceux qui se sont arrêtés en chemin. D'ailleurs, parmi ceux-là, qui peut se flatter d'avoir pénétré profondément dans l'épreuve? L'observation qu'ils en rapportent n'a trait sans doute qu'à un prologue banal. Néanmoins, elle ne manque pas d'intérêt, comme les confidences de Robert d'Harcourt sur *l'entrée du tunnel*.

M. d'Harcourt, en 1915, fut blessé grièvement au maxillaire inférieur pendant une attaque, fait prisonnier par l'ennemi et soigné dans un hôpital de Metz. Fatigue, souffrance, dénutrition l'avaient affaibli au point que médecins et infirmières ne pensaient pas qu'il achèverait sa première nuit d'hôpital. *J'étais étendu sur le dos*, écrit-il dans ses Souvenirs, *tout du long, les yeux ouverts, le corps absolument abandonné et immobile jusqu'aux doigts, dans un état de repos lucide que je n'avais jamais éprouvé et que je ne devais plus jamais connaître... Mes idées étaient parfaitement claires et débrouillées, ma cervelle toute nette et comme nettoyée de tout ce qui aurait pu y mettre une brume, mon souvenir vigilant et éveillé; seulement, j'avais l'impression d'une impossibilité totale d'exprimer ma pensée, non seulement par des mots, mais même par des gestes... En même temps je me sentais bien, au repos, détendu, « décroché »*.

La religieuse infirmière, jugeant le cas désespéré, appela

l'aumônier. Le blessé l'entendit qui lui disait : « Il en a encore pour deux heures. »

J'eus à ce moment une sensation d'angoisse, poursuit M. d'Harcourt; *je connus la lutte intérieure, violente et pénible, le débat suprême de l'âme devant le sacrifice clairement aperçu dans la pleine lucidité de la conscience... Je me confessai... L'aumônier me tenait la main droite qui pendait hors du lit et énumérait à voix basse, à mon oreille, les fautes principales dont est susceptible une conscience humaine; je serrais au passage ses doigts quand je me reconnaissais coupable d'un des péchés dénombrés. Je reçus ensuite l'Extrême-Onction...*

A partir de cet instant précis, je sentis un calme absolu s'établir et s'installer en moi : plus de lutte ni d'angoisse. La même détente souveraine à laquelle s'abandonnait mes membres dans la tiédeur de ce lit d'hôpital, je la connus au-dedans de moi-même. Dès cet instant, je fus pendant toute la nuit infiniment calme, je dirais presque heureux, si ce terme pouvait s'appliquer à la sérénité conçue dans son expression la plus absolue.

Ce témoignage, dont la sincérité ne doit pas être suspectée, est comme un résumé des confidences fragmentaires que nous avons pu entendre. Il révèle, entre autres, l'insouciance religieuse où reste souvent le chrétien, même pratiquant, à l'approche de la mort. Je l'ai constatée quelquefois, et, pourquoi ne pas en faire l'aveu ? sur moi-même lors d'une maladie dont je n'ignorais pas la gravité. Il appartient au médecin d'avertir les familles qui se refuseraient à voir leur malade en danger ; quant au malade lui-même, je reconnais, second aveu, n'avoir jamais eu le courage de le faire. Par contre, il est facile d'alerter un prêtre. Ce dernier a davantage la pratique du cœur humain; lors d'une visite soi-disant fortuite il sait solliciter la confidence qui tourne, peu à peu, à la confession.

On m'a dit bien des fois que l'exemple d'un médecin croyant, qui n'affiche et ne cache pas ses convictions, était salutaire. Il y aurait tant de personnes à qui la maladie même n'enlève pas le respect humain ! Mais j'aime mieux

l'entendre dire que l'écrire moi-même. Il est présomptueux de se croire l'instrument de la Providence. Je préfère, pour ma part, renverser les rôles et m'attarder sur les leçons que l'âme de nos malades nous donne à leur insu. Il faut avoir vécu, jour par jour, comme le fait un médecin de sanatorium, avec de pauvres êtres qui ont consenti à tout et tout offert, pour comprendre la beauté du sacrifice : les joies légitimes de la jeunesse et de la vie refusés, et ce refus accepté ; une existence conventuelle sans les secours spirituels de l'ambiance et sans grand espoir, trop souvent, hélas ! d'en sortir par la bonne porte; la déchéance physique; et malgré toute cette misère, à cause d'elle peut-être, un sourire confiant, une gaîté profonde d'enfant et de saint. Je pense à certains de mes malades qui ne se reconnaîtraient même pas s'ils lisaient ces lignes, tant ils ajoutent de modestie à un courage dont ils n'ont pas conscience. Le soir, après avoir tout au long du jour examiné des graphiques de températures et de poids, ausculté des thorax flétris, surveillé sur l'écran radioscopique le jeu des organes blessés, la contre-visite achevée, comment ne pas « sentir en nous-mêmes notre cœur tout brûlant », avec les disciples d'Emmaüs, car le Christ se tient à la droite de ses enfants qui souffrent ?

Et je songe aussi à ceux que j'ai connus et qui s'en sont allés, à un jeune protestant qui disait à sa mère, quelques minutes avant une hémoptysie foudroyante : « Voyons, maman, ne pleure pas; qu'est-ce que trente ans ou soixante en regard de l'éternité ? » Il n'en avait pas vingt.

Par contraste, je me rappelle la mort atroce d'un révolté. Un moment avant sa fin, la sentant venir et voulant encore lutter, il avait, avec rage, absorbé un repas pantagruélique.

Voici l'heure de l'examen de conscience. Nous avons été les témoins de trop de désastres, les confidents de trop de tristesses humaines, pour ne pas nous poser la question : que ferions-nous, que ferons-nous en semblables circonstances ? quelle lâcheté native, contenue jusqu'ici, ne se débridera-t-elle pas ?

Comme seul recours, reste la prière, qui nous confond tous, médecins et malades, maintenant et à l'heure de notre mort.

Henri Duclos.

L'intelligence de la prière liturgique

Le programme de la XVIII[e] Semaine liturgique qui s'est tenue cette année à Louvain avait pour sujet : « L'intelligence de la prière liturgique et ses problèmes », titre large, un peu flou par le fait, et qui devait acquérir son sens plénier dans l'interprétation qui en serait donnée.

Après tant d'années on ne cherche plus à faire comprendre la noblesse de la prière liturgique et les fruits qui en résultent en vertu de la dignité de l'orante principale, l'Église, épouse toujours agréée du Christ. On a voulu approfondir, comprendre.

« L'intelligence » de la prière liturgique exige d'abord la compréhension et des parties et des liens qui peuvent les unir; ultérieurement on peut se demander pourquoi elles ont été associées de telle façon, quelle est la valeur éducative de ce groupement et en dernier lieu sa fin ultime. Tel fut le sens général de cet approfondissement.

La prière liturgique dispose de plusieurs instruments : les psaumes, les lectures, les oraisons. Les psaumes représentent le fondement de structure de l'office divin : dans la messe le *Judica*, l'*Introït*, le Graduel, l'Offertoire, le *Lavabo* et la Communion sont le plus souvent empruntés; il était donc naturel de s'attacher au psautier dès la première journée.

M. Wéber, dont les travaux dans ce domaine sont si appréciés, parla de « *La piété des psaumes règle notre de prière* ». On y trouve l'homme en face de la majesté divine, rempli d'une crainte révérentielle, mais son indigence même provoque son inébranlable confiance en Dieu; l'homme y est

du reste aidé par la considération des phénomènes de la nature qui sont autant de manifestations de la Providence divine. Tous les sentiments humains, la douleur surtout, décrite avec tant de richesse, trouvent leur aboutissement en Dieu. On y découvre de magnifiques descriptions de la justice concrétisée dans la loi qui est la manifestation de la volonté divine. Enfin, à côté d'un sens très vif du péché, on y trouve l'expression d'une profonde union à Dieu. En somme le psautier représente une piété pure qui fut l'aliment de nombreuses âmes saintes en Israël; mais, un peu trop naturaliste, cette piété ne connaît guère la charité chrétienne. Il faudra donc l'adapter à notre usage ou avoir une « interprétation chrétienne du psautier », sujet de la conférence de M. Rongy, professeur au séminaire de Liége, où il justifie l'adaptation et l'interprétation que l'Église en a faite suivant en cela l'exemple des Apôtres. L'après-midi, le P. Pierre de Puniet et Dom Augustin François donnèrent des exemples pratiques de cette adaptation chrétienne.

En somme les psaumes représentent plusieurs valeurs : consacrés par vingt siècles de prière chrétienne, après avoir été l'expression de la piété juive, ils exploitent une série de grands lieux communs, de sentiments toujours vrais, parfois exprimés avec des accents sublimes, mais heureusement dépourvus de ces fioritures qui, appréciées à telle époque, ne sont plus du goût de la suivante. Il conviennent donc parfaitement à la prière collective où doivent s'exprimer les rapports essentiels entre l'homme et Dieu.

La deuxième journée fut consacrée à la Messe, on pourrait dire à la difficile intelligence de la Messe : Le R. P. Braun, O.P., professeur à l'Université de Fribourg, s'attacha à nous le montrer pour les épîtres, et Dom Capelle, abbé coadjuteur du Mont-César, voulut nous prouver l'absence d'unité interne du propre dans un grand nombre de messes du Temps.

Dans une remarquable conférence le P. Braun exposa combien, pour le laïc pieux, les Épîtres sont d'une compréhension difficile. Saint Paul nous a laissé des écrits de circonstance : l'enseignement qu'ils contiennent n'est donc

que partiel ; le caractère et les origines de saint Paul rendent son style difficile ; la profondeur et la richesse dogmatique de sa pensée ne se pénètrent pas sans une certaine initiation — qu'on songe à l'impulsion extraordinaire qu'il donna aux grands thèmes doctrinaux. Pour comble, les péricopes choisies pour la Messe sont souvent incomplètes, ce sont des extraits qui ne tiennent peut-être pas toujours compte de tout le sens et de toute la finesse du texte grec.

A ces difficultés le P. Braun indiquait trois remèdes qui s'appliquent respectivement à l'enseignement moyen, à celui de la théologie et à l'instruction du peuple chrétien.

Dans l'enseignement moyen on devrait donner un aperçu du milieu géographique et historique dans lequel saint Paul a vécu : on y ajouterait une synthèse de la doctrine paulinienne sur les dogmes fondamentaux. Cet aperçu aurait sa base dans les actes des apôtres.

Dans l'enseignement de la théologie on devrait créer un rapport plus étroit avec l'Écriture et l'argument scripturaire, et dans l'étude de l'Écriture on insisterait sur les vues dogmatiques plutôt que de fouiller les disputes philologiques.

Enfin dans la prédication on pourrait faire alterner l'homélie sur l'Épître et l'homélie sur l'Évangile.

Le président des semaines liturgiques, Dom Bernard Capelle, étudia de façon plus étendue la question de la compréhension de la Messe. Avec la sûreté et la modération qu'il apporte à tous ses travaux, il montra l'absence de lien logique dans l'assemblage des diverses pièces dans les messes du Temps ou du moins dans bon nombre de messes du Temps. Les lectures, les oraisons, les chants formaient autrefois autant de collections séparées : l'histoire et l'analyse nous révèlent des remaniements et des apports successifs, qu'il s'agisse de pièces individuelles ou de glissement d'ensembles : les parties chantées d'une messe passent parfois à une autre. En fait, plutôt que pour les composants d'une même messe, on constate un ordre de succession pour les pièces d'un même genre : les lectures, les chants à travers plusieurs messes se succèdent parfois dans le propre du Temps. Ce phénomène est assez apparent aux dimanches après la Pentecôte.

Il en résulte que l'interprétation du Missel doit se faire

sans urger certaines considérations unitaires, forcément artificielles, mais il importe au contraire de respecter la richesse des éléments que l'Église a voulu grouper dans une même messe.

Le P. de Puniet rappelle que les fêtes du Christ et l'écoulement du cycle liturgique ont pour but de faire revivre au chrétien, dans une mise en action dramatique, les mystères rédempteurs afin de nous faire participer spécialement à la grâce qu'ils expriment.

Mais les chrétiens doivent-ils se contenter d'une participation active à la Messe, sont-ils exclus de l'Office divin, louange perpétuelle de l'Église? Une question préalable se pose : « *La prière officiellement réglée peut-elle être pleinement intérieure?* » Oui, répond Dom Idesbald Rielandt, grâce à notre foi et à notre amour, grâce aussi à notre application au sens des formules qui provoque en nous une méditation dépassant le cadre temporaire de l'Office, grâce enfin aux virtualités de prière déposées au fond de l'âme par le sens de la présence de Dieu.

Mgr Callewaert, à son tour, retraça à grands traits, avec sa sagacité coutumière, l'histoire de l'Office divin et montra combien, dans l'Église des premiers temps, les laïcs y prenaient part active; la prière de l'Église s'exprimait par l'ensemble du peuple sous la direction d'un prêtre au moins, ou de quelque diacre. Le relâchement de la piété, l'extension numérique des chrétiens, peut-être la multiplication des Offices, diminuèrent cette participation; plus tard l'Église chargea positivement une élite de la récitation du bréviaire, elle n'en a cependant jamais exclu les laïcs. M. Hornaert, curé du béguinage de Bruges, continuant dans la même ligne, chercha dans quelles conditions les laïcs d'aujourd'hui peuvent participer à un exercice aussi profitable qui en droit fut le leur et semble bien l'être encore puisque, en de nombreuses régions, on chante encore, le dimanche, les Vêpres et les Complies paroissiales. Le rapporteur, dont un livre a déjà fait connaître la thèse au grand public, rappela les instances des Souverains Pontifes, de Pie X en particulier,

en faveur de ces pratiques. La discussion publique aborda le motif de l'efficacité de cette prière liturgique : elle est efficace, « *ex opere operantis Ecclesiae* » ; les fidèles y sont l'instrument de la prière de l'Église. Il ne s'agit, bien entendu, que de la récitation en commun de la prière officielle, en présence d'un ministre de l'Église.

Le soir, M. Gastoué, au cours d'une conférence agrémentée d'audition, établit un parallélisme fort suggestif entre les chants religieux d'Israël et le chant grégorien.

Au dernier jour, l'Abbé de la Trappe de Forges, Dom Anselme Le Bail, exposa la valeur spirituelle de la Liturgie. Comme il nous le dit, la liturgie se concentre sur la personne du Christ, nous le faisant connaître par un enseignement historique plutôt que par un exposé strictement doctrinal. L'homme est élevé ainsi par l'intermédiaire des choses sensibles, afin que se conformant au Christ, cause exemplaire et efficace, il devienne semblable à Dieu. Abstraction faite des sacrements, la liturgie tire une valeur surnaturelle de la puissance ministérielle dispositive et de la méthode intuitive de l'Église centrant tout sur le Christ. Malgré tout incomplète, la liturgie devra s'insérer dans un cadre, dans une école de spiritualité, qui fournira à chacun ce complément que l'éducation familiale ou individuelle ajoute à la formation générale (1).

Résumant la grande leçon de cette Semaine, Dom Capelle souligna en un souhait l'importance de cet approfondissement intellectuel, qui ne doit être orienté que vers l'amour, et par là vers l'action.

M. DE FURSTENBERG.

(1) Deux conférences du soir encore apportèrent un complément aux études de la journée. Le lundi, le R. P. Ignace Beaufay donna une délicieuse causerie sur « Jérusalem cadre des psaumes » et, le mardi, M. l'abbé Maranget exposa un sujet qui lui est cher en parlant de l'Eucharistie dans les représentations des Catacombes et les basiliques primitives.

Un Foyer féminin

La rue Dareau

Le Foyer de la rue Dareau est né d'un désir d'union et d'amitié. Quelques universitaires avaient été frappés de l'incompréhension qui parfois semble exister, même chez les catholiques, entre les membres de l'enseignement primaire et les membres de l'enseignement secondaire, ou, pour parler un langage moins technique, entre les institutrices et les étudiantes. Lorsqu'on veut éviter des malentendus ou des incompréhensions, il n'y a en vérité qu'une méthode : amener les gens à vivre ensemble, et *vivre* veut dire habiter sous le même toit, prendre les repas à la même table, prier devant le même autel, et, comme le disait saint Paul aux Corinthiens, communier au même pain.

On se mit donc en quête d'un foyer parisien commun.

Il fut cherché et, après quelque attente, il fut trouvé, comme tout ce qui est cherché résolument.

A proximité du boulevard Saint-Jacques, à égale distance entre ces deux centres d'attraction qui s'appellent la Sorbonne et la Cité Universitaire, dont l'un est l'esprit, l'autre le corps de l'être universitaire parisien, le foyer de la rue Dareau (19, rue Dareau, XIV[e]) fait fonction de ce qu'était pour Descartes la glande pinéale. Sous un très mince volume, dans un très simple appareil, il voudrait être un centre de rayonnement, et un organe de médiation.

On est à quelques minutes du Parc Montsouris. Quartier calme. Rue pacifiante, provinciale. Les chambres sont « relativement vastes », disait une pensionnaire, c'est-à-dire ni petites, ni grandes. Mobilier neuf, tapisserie claire, chauffage central, eau courante... cela va sans dire, mais, comme le disait le vieux Talleyrand, si cela va sans dire, cela ne va pas plus mal en le disant.

En octobre 1934, le Foyer de la rue Dareau ouvrait donc ses portes à une vingtaine de jeunes filles, les unes étudiantes, les autres institutrices. Souvent il arrive qu'une étudiante se sent infiniment supérieure à une simple institutrice non bachelière, et, réciproquement, les institutrices sont intimidées devant une jeune fille qui, possédant le mystérieux baccalauréat, entre dans le temple de la Sorbonne. Il ne semble pas que les pensionnaires de la rue Dareau aient été intimidées les unes par les autres. C'était l'esprit de famille. Le problème des liens et du liant fut résolu avant même qu'il ait pu se poser. Et c'est ce qu'il faut.

D'ailleurs, il y avait tant d'occasions pour l'enrichissement mutuel. Les expériences étaient différentes; différentes aussi les formations premières; différents parfois les milieux sociaux. Ces différences, étant pour ainsi parler mises en commun, formèrent le trésor du groupe. Car les différences sont des ferments de vie, d'accord et de concorde, quand un même désir de vérité unit les cœurs et les âmes. Il va sans dire qu'on partageait d'autres richesses que les idées, à savoir les peines et les joies, depuis celles qui sont instantanées et changeantes comme les jeux de la lumière, jusqu'à celles qui colorent, qui altèrent l'âme et dont la confidence prépare les amitiés éternelles. Le Foyer devint donc la maison de famille où l'on se détend sans se dissiper, où l'on se repose sans s'amollir, où l'on prie sans se contraindre, où l'on travaille sans se consumer, où l'on se donne sans se perdre, où l'on est soi-même tout en se donnant. Elle devint quelque chose de plus que la maison de famille : « *la maison* ».

★

Parlons maintenant de la règle. Car il ne saurait exister de communauté sans règlement.

Repas à heure fixe, mais possibilité de prendre son petit déjeuner et son goûter au moment de son choix. Faculté de recevoir des amies dans sa chambre. Sorties du soir autorisées. Service assuré par les servantes. Liberté complète de se mêler ou de se retirer, de participer dans la mesure où on le désire à la vie de la maison. Liberté qui est la liberté d'êtres raisonnables. Il est clair qu'une pensionnaire qui ne saurait pas user de sa liberté se verrait priée de se retirer d'un groupement dont elle ne serait qu'un membre mort. Et une

surveillance affectueuse, maternelle même s'exercerait sur des jeunes filles plus jeunes, à la demande de leurs parents. Mais le principe est d'éviter la contrainte et d'éduquer les libertés par le bon exemple mutuel et l'esprit plutôt que de les contraindre et que de les forcer aux apparences.

Le Foyer voudrait aider à l'épanouissement des âmes individuelles, en leur offrant discrètement les occasions de développer leur vie intellectuelle et leur vie religieuse. La messe est célébrée dans la chapelle plusieurs fois la semaine. Chaque soir un groupe de pensionnaires se réunit pour réciter les complies. Et, pour celles qui veulent se recueillir dans le silence de l'adoration, au cours de la journée, la chapelle est là, avec sa divine présence qui dissout toute solitude.

★

Plusieurs fois par mois des conférences, suivies d'entretiens et d'échanges, sont faites par des prêtres ou des professeurs agrégés. Les sujets sont divers. Mais il nous suffira de citer parmi les directeurs ecclésiastiques les noms du R. P. Lebreton, des RR. PP. Avril et Guérard des Lauriers, du P. Brillet, de l'Oratoire. Les pensionnaires assistent à ces réunions si elles le désirent. Elles peuvent y inviter des amies, car la vie de la maison est une vie d'accueil. Son esprit porte ses membres à se mettre au service des autres groupements sans autre esprit propre que celui d'éviter toujours l'esprit propre, l'esprit de groupe clos, l'esprit de chapelle.

Le Foyer de la rue Dareau voudrait permettre à ses membres et à ses amis et aux amis de ses amis un travail en profondeur, un travail de rapprochement, un travail d'ouverture, un travail de qualité et non pas de quantité. Il est toujours bien difficile de définir un esprit, puisque le propre d'un esprit nouveau est de ne pas se laisser ramener complètement à ce qui existe déjà et de ne pas pouvoir se définir par les seuls mots. Si le hasard des pas amène un lecteur de *La Vie Spirituelle* dans ce quartier, qu'il ne craigne pas de sonner et d'entrer : il sera toujours le bienvenu. Il y trouvera la *revue* et ses sœurs, mensuelle ou hebdomadaire. S'il ne peut venir lui-même, et qu'il entende parler des étudiantes ou des institutrices isolées, ce lui sera utile de connaître cette adresse : Association Sévigné, 19, rue Dareau, Paris, XIV^{e}.

LECTURES

LA MÉDITATION SELON L'ESPRIT DE SAINT AUGUSTIN

Voici un clair et substantiel livret, à qui nous souhaitons beaucoup de lecteurs (1). Tout en se gardant de systématiser, le R. P. Cayré y trace fermement l'épure d'une méditation, au sens moderne, conduite selon l'esprit de saint Augustin : une marche progressive, une ascension intérieure, plus proprement une élévation affective de l'âme vers Dieu. « La prière de saint Augustin tend directement à produire et à intensifier les grands actes de religion et d'amour qui nous unissent à Dieu présent en nous. L'âme d'une oraison conforme à son esprit est la présence surnaturelle de Dieu dans l'homme : la *grâce sanctifiante* est donc la vérité qu'il faut rappeler avant tout en entrant en prière. — On n'oubliera pas, d'autre part, que *Jésus-Christ* est le guide nécessaire de toute marche vers Dieu... La méditation proprement dite, comme une marche, comprend plusieurs étapes : elle débute normalement par des *considérations objectives* sur des vérités que les chrétiens doivent traduire en actes ; elle se poursuit dans l'*application à soi* de ces vérités, selon l'état présent de chacun, afin de se décider à la pratique des vertus ; elle aboutit enfin d'elle-même à une *élévation à Dieu* très affective, qui fixe l'âme dans des sentiments intenses d'amour, spécialement dans la louange divine. » (p. 80.)

On a remarqué la place donnée au travail intérieur de redressement moral ; il purifie l'âme et dispose ainsi directement à y rencontrer Dieu, car c'est là, dans son image, qu'Il habite et se fait entendre. Mais le plus saillant de l'exercice

(1) R. P. Fulbert Cayré, des Augustins de l'Assomption, *La Méditation selon l'esprit de saint Augustin*. Desclée de Brouwer et Cie, 1 vol. 94 pp., 4 fr.

est le terme où il aboutit : la louange divine toute pénétrée d'amour, qui tend à devenir la disposition dominante de l'âme, la mettant ainsi à niveau de la prière liturgique, et l'introduisant à la vraie contemplation.

Écrit sous forme de lettres, cet opuscule se lira sans effort ; et peut-être offrira-t-il à beaucoup une voie plus large, sage et forte.

fr. H. DONDAINE, O. P.

UN PORTRAIT DE SAINT BENOIT

C'est un « portrait psychologique », sobre, précis, tout éclairé de science et d'intuition, que nous a donné de saint Benoît, Dom Ildefons Herwegen, Abbé de Maria-Laach. L'ouvrage allemand vient d'être élégamment rendu en notre langue par A. Alibertis et N. de Vorey : tous les amis de saint Benoît aimeront ce livre (1).

La source principale en est la Règle. Benoît s'y peint et s'y laisse voir : « Elle est le fruit mûr de son génie, le témoignage authentique de sa façon de penser, de vouloir, de sentir... Benoît a ramassé en elle les résultats de sa propre expérience de la vie... » Ainsi nous voyons surgir, dans son cadre historique, la figure de l'ermite, du maître, de l'abbé, du père, du législateur, de l'apôtre, du saint. Évidemment le trait reste un peu général ; mais il est toujours juste, étant saisi dans le miroir de la Règle. Non que Dom Herwegen ait négligé la source grégorienne, mais le second livre des *Dialogues*, appuyé sans doute sur le témoignage d'hommes qui ont connu le saint, ne répond pas à un dessein biographique ; ces récits gardent néanmoins « leur valeur propre, comme les *Fioretti* qui nous renseignent sur les dispositions d'âme de saint François », mais leur utilisation exige beaucoup de tact et de « précautions ». On aime en un tel livre le sens de la mesure et ce souci d'exactitude. La figure de saint Benoît ne nous en apparaît que plus chère, étant plus ressemblante et combien belle !

E. L.

(1) *Saint Benoît*, 1 vol. Desclée de Brouwer, Paris.

ANNE-MADELEINE REMUSAT

La collection des « Grands Cœurs », que Mme Marie Gasquet dirige chez Flammarion avec une si intelligente maîtrise, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : la vie de la Vénérable Anne-Madeleine Remusat, une des gloires trop oubliées de la Provence, dont Mme Marie Gasquet a voulu faire revivre la grande figure (1).

Cette Visitandine (1697 et 1730) travailla avec Mgr de Belzunce, à l'une des époques les plus tragiques de l'histoire de Marseille, à propager la dévotion au Sacré-Cœur par la fondation de l'Archiconfrérie et l'établissement d'une fête étendue aujourd'hui à l'Église universelle.

Une telle activité, qui suffirait déjà à la gloire d'Anne-Madeleine, s'explique par une vie intérieure profonde et riche. Choisie dès l'aube de sa vie religieuse comme victime par le Christ, elle accepta avec une héroïque générosité toutes les épreuves que comporte cette union plus étroite au Rédempteur du monde. Incompréhensions, humiliations de tous ordres, travaux et responsabilités écrasantes, martyre du cœur et de l'esprit, rien de ce qui pouvait parfaire cette ressemblance mystérieuse ne lui fut épargné.

Toutefois, Anne-Madeleine Remusat partage avec nombre d'autres saints la gloire d'avoir été ainsi associée à la Rédemption. Ce qui fait son originalité et nous la rend plus proche encore, c'est la puissance d'un esprit lucide et exigeant qui a su traduire sans aucune sentimentalité, sans le secours d'aucune image, les plus hautes expériences mystiques. Il faut lire les pages où la jeune moniale, avec les seules ressources de la culture que la Visitation donnait alors à ses élèves, a fixé dans une langue nerveuse et dépouillée les étapes de sa vie intérieure. Chez elle, l'amour ne se sépare pas de la « connaissance », et tout progrès dans la charité est en liaison étroite avec une pénétration plus profonde dans l'intimité du mystère divin.

(1) Par Mme Marie Gasquet, un vol. in-12, Flammarion, Paris, 1935.

A ce titre il semble, comme Mme Marie Gasquet l'a si bien montré, qu'Anne-Madeleine Remusat ait un message particulier pour notre époque troublée, où le problème religieux ne laisse plus personne indifférent, et où tant d'esprits inquiets « cherchent Dieu en gémissant ».

C. LAURAIN-LECREUX

UNE AME DEVANT LA VIE (1)

On perçoit dans cette courte vie le travail de Dieu qui s'empare d'une nature riche mais indépendante, et la fait parvenir à cet affinement et à cette purification proprement naturelles nécessaires pour toute œuvre apostolique. C'est une âme attirante, virile et vraie. Dieu la conduisit dans la foi; elle se laissa saisir par lui. A cette école elle comprit vite qu'il n'y a sur terre qu'un amour et qu'une réalité. Désormais elle ira à sa vie extérieure d'éducatrice avec Dieu et en Dieu, « dans le doux Christ qui unit plus qu'il ne sépare ». L'étudiante, jalouse de son indépendance, se pliera avec amour et fidélité à sa règle. Elle qui s'écriait après des cours de l'Université : « La vie, c'est cela et elle n'est que là », poursuivra certes les études réclamées par son devoir d'état, mais rien de créé ne pourra plus la satisfaire. Elle qui s'était donnée autrefois à un cercle intellectuel avec un zèle et une joie peut-être trop naturels, tremblera, devenue religieuse, lorsqu'elle se trouvera devant une âme d'enfant. Ses belles qualités d'intelligence et de cœur s'épanouiront, mais on les sentira sous l'emprise de Dieu. C'est une âme qui est vraie et où Dieu a passé; sa mort, dans la lumière, fut nette et franche comme sa vie.

B.-M. C.

(1) Sœur Marie-Thérèse, religieuse dominicaine de la Congrégation enseignante de Pensier (1897-1929).

POUR LA VIE INTÉRIEURE

I. — Lectures doctrinales

1. S. Exc. Mgr Paul Nègre, *Catéchisme théologique de la vie spirituelle*. Lyon, Emmanuel Vitte, 1935. 1 vol. in-32 jésus de 112 pp. 3 fr. 50.
2. René Dubosq, P.S.S., *Les Étapes de la vie chrétienne*, 2e fasc. : *La Confirmation et la Communion eucharistique*. Paris, Desclée et Cie, 1934. 1 vol. in-16 de XVIII-342 pp.
3. Joseph Lahitton, *Sanctum Sacrificium !* Entretiens sur la Messe. Paris, Éditions Spes, 1934. 1 vol. (12 × 19) de 243 pp. 10 fr.

Le premier tirage de l'opuscule de Mgr Nègre avait été interrompu en août 1914 ; vraiment, ce petit ouvrage méritait d'être offert au public. Clair, précis et très simple, il a toutes les qualités d'un catéchisme, avec le prix d'un contenu intéressant au plus haut point la vie chrétienne : car il expose la moelle de la doctrine de la grâce, des vertus et du mérite, principes et fruits de la vie surnaturelle.

Quel bienfait de tels condensés de doctrine seraient capables de faire à toute âme soucieuse de progrès spirituel, si les délicates notions d'habitus, de mérite — et celle de grâce opérante, indispensable à l'intelligence du rôle des sacrements ! — parvenaient à retrouver la pureté et la cohésion qu'elles possédaient chez un saint Thomas ! L'essai que voici devrait exciter les thomistes à une sainte émulation.

Les recueils de M. Dubosq (1) sont avant tout de riches résumés de la doctrine, de l'histoire, de la liturgie sacramentaires ; le profit spirituel immédiat reste pourtant dans les

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXIX, pp. 83-85.

intentions de l'auteur : il a rejeté en notes maintes informations utiles aux premiers buts, ce qui permet au texte d'exposer la doctrine (1) avec aisance et onction.

Avouons une vive déception : pas un mot de ce qui est la dernière réalité spirituelle signifiée et opérée par l'Eucharistie : l'unité du Corps mystique du Christ (2). Voilà où conduit d'envisager l'Eucharistie d'abord et uniquement sous le biais de l'usage. La communion est dès lors présentée sous un aspect étroit, tant bien que mal réinsérée ensuite dans le sacrifice — qui n'est plus que son « cadre normal » (p. 126) —; et l'on n'est plus en mesure d'en expliquer correctement la nécessité ni son importance dans la vie de l'Église.

Les huit *Entretiens sur la Messe*, de M. Lahitton, ont formé le cadre d'une retraite prêchée à des prêtres. Toute la théologie du sacrifice de l'autel y est exposée avec piété.

M. L. voit l'immolation mystique du Christ réalisée dans l'*anéantissement* de la présence purement substantielle. Nous ne croyons pas qu'on puisse là se réclamer de saint Thomas.

II. — Pour la méditation

4. R. P. Joret, O.P., *Recueillements*, Collection « La vie spirituelle ». Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 358 pp. 15 fr.
5. R. P. Emmanuel Gisquière, Ord. Praem., *Tu autem o homo Dei...* Averbode (Belgique), Imprimerie de l'abbaye, 1934. 1 vol. (17 × 24) de 345 pp. 30 fr.
6. Léonce de Grandmaison, S.J., *Écrits spirituels*. III : *Dernières retraites et triduums*. Paris, Beauchesne, 1935. 1 vol. in-8 couronne de x-320 pp. 20 fr.
7. R. Tardiveau, prêtre de l'Oratoire, *Le Sacerdoce intérieur*, Collection « Paroles de vie ». Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1935. 1 vol. in-32 de 106 pp. 5 fr.

(1) La « table doctrinale » nous a bien causé quelques surprises. Au mot « étole », treize références; au mot « Eucharistie », une référence; les mots « Sacrifice », « Messe », ne s'y trouvent point...
(2) Cf. S. Thomas, III[a] p., q. 73, a. 3.

8. A. M. D. A. *Ma Messe, mon Bréviaire, mon Oraison.* Archiconfrérie de l'Évangile dans la vie, Paris, 18, rue d'Armaillé, 1935. 1 vol. in-16 de 360 pp. 12 fr.

Recueillir son âme dans la contemplation de Dieu, voilà le but de l'homme ; et le chrétien sait qu'il est invité à entrer dans l'intimité même des Trois Personnes divines, intimité déjà pénétrée ici-bas par les vertus théologales aidées des dons du Saint-Esprit : c'est à ce grand recueillement surnaturel de l'oraison mystique, que les trente-huit petites méditations du P. Joret veulent préparer l'âme chrétienne. Elles nous placent progressivement en présence de Dieu, de Dieu habitant notre âme sa créature, son image, temple de ses trois Personnes. Car c'est bien la Sainte Trinité que l'auteur veut nous faire contempler, avec le secours de la théologie.

On goûtera surtout les chapitres où il expose, avec la Sainte Écriture, nos relations avec chacune des trois Personnes : Dieu le Père, notre Père ; le Fils de Dieu, notre Frère aîné, l'époux de notre âme, le Chef dont nous sommes membres ; le Saint-Esprit, âme de l'Église, hôte de notre âme.

On sait du reste la manière simple — un peu lente — du P. Joret. Peu d'effusions; la doctrine classique, mais dépouillée de l'appareil technique pour retrouver la vertu nourricière immédiate de la parole révélée.

Le Sous-Prieur des Prémontrés d'Averbode publie le texte latin des instructions de retraite prêchées aux ordinands de l'abbaye. Six jours à trois conférences permettent de parcourir un ample cycle doctrinal et ascétique, tout centré sur le sacerdoce : vocation, perfection, vie du prêtre ; son culte, ses Amis.

Doctrine solide, élevée, judicieuse ; exposée paisiblement, par recours constant à l'Écriture. La vie religieuse, avec ce qui est propre aux chanoines réguliers, y a sa place ; mais à son rang de moyen. L'idée dominante est la participation au sacerdoce du Christ, avec ses conséquences pratiques. Le recueil reste donc bienfaisant pour toute retraite sacerdotale.

Ajoutons que le volume se présente en édition soignée, avec l'allure simple et large qui sied aux presses monastiques.

Signalons encore une fois le grand objet des schémas de retraites du P. de Grandmaison : la purification de l'apôtre,

l'initiation à la vie apostolique; tels sont précisément les titres des deux retraites de 1920 et 1922, publiées ici. L'apôtre, instrument choisi par Dieu comme ouvrier de son Règne. Une autre retraite, celle de 1921, fait une plus large place à de longues citations de la Bible.

« N'y a-t-il pas, demande M. Tardiveau, une attitude d'âme, une spiritualité, une manière d'être et de vivre chrétiennement, qui soit propre au prêtre... : un esprit sacerdotal » qui serait « le simple *esprit d'état* du prêtre » ? Oui, si « le prêtre voué d'abord immédiatement au Christ, pour le prolonger et le reproduire, se trouve obligé d'offrir sa personne et sa vie, et tire de cette offrande son caractère ». Les courtes élévations que voici utilisent la belle doctrine des fondateurs de l'Oratoire sur le Sacerdoce du Verbe Incarné. Plus d'un séminariste y découvrira le mystère de la grâce sacerdotale.

Dans *Ma Messe...*, on trouvera les notes naïves et ferventes où un jeune prêtre — prisonnier de guerre, qui, même défunt, obtient encore l'anonymat — consignait sa méditation sur chaque rite, geste ou parole du saint Sacrifice.

III. — Direction spirituelle

9. V.-A. Berto, *Principes de la Direction spirituelle.* Vannes, Lafolye et J. de Lamarzelle, 1934. 1 vol. (13 × 17) de 90 pp.

10 et 11. I. L. Duffner, M. S. C., *Pour faciliter la confession sacramentelle, la communion fréquente, la direction spirituelle, l'oraison quotidienne ; — Pour consoler et guérir les âmes scrupuleuses ou craintives.* Paris-Tournai, Casterman, 1934. 2 vol. in-12 de 172 et 152 pp. 7 fr. 50 chacun.

L'essai de M. l'abbé Berto « sur les principes philosophiques et théologiques de la direction spirituelle » veut expliquer à un jeune séminariste « cette pièce essentielle de l'institution qui l'accueille ». Louable effort « pour y voir clair », en replaçant la pratique de l'Église dans la lumière d'une doctrine de la conscience et de la prudence.

La franchise de l'exposé nous encourage à formuler une

réserve. N'y a-t-on pas exagéré l'infirmité de la prudence « quasi enfantine » du séminariste et l'autorité du directeur ? Celle-ci est déclarée « de même nature que l'autorité même de notre conscience; c'est-à-dire qu'elle est souveraine,... universelle... Votre directeur, sans être comme tel votre supérieur, possède sur vous une autorité absolument dernière et suprême dans son genre ». L'auteur fait donc du directeur plus qu'un guide et conseiller : une sorte de prudence adulte conjointe à celle du dirigé, prenant celle-ci en main et l'enveloppant de son efficace jusqu'au terme du mandat d'exécution. Un tel rôle nous paraît se vérifier dans le cas d'une prudence vraiment débile ou malade (scrupule, par exemple) qu'il s'agit de sauver. Mais nous voudrions d'autres nuances pour une présentation du rôle général du directeur. Saint Thomas, que l'auteur invoque, et la pratique des saints nous semblent plus attentifs à l'autonomie de la vie raisonnable et surnaturelle, même en sa formation.

Moins vigoureux, mais judicieux et pratique, le R. P. Duffner veut « mettre à la portée de tous un enseignement clair et encourageant, puisé à des sources sûres non facilement accessibles à tous ». Sur la direction spirituelle, sur le traitement des scrupuleux, l'auteur résume bien les auteurs connus : Plus, Beaudenom, Eymieu, etc.

Je transcris ici deux citations (1) : « Décider n'entre point dans le rôle du directeur... il doit se contenter d'éclairer, de conseiller, de corriger, d'approuver, d'encourager » (P. Antony Boissel). « Le directeur n'est pas un fabricant de conscience; il ne doit jamais se substituer à la conscience du dirigé » (Dom Marmion).

IV. — Divers

11. Louis Soubigou, *Les Épîtres de l'Année liturgique étudiées en vue de la prédication*. Paris, Lethielleux, 1934. 1 vol. (13 × 20) de VII-256 pp.
12. Yvonne Estienne, *Joie. Paris*, Bloud et Gay, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 240 pp.

(1) *Pour faciliter... la direction spirituelle*, p. 133.

13. Abbé Henri Moillot, *L'Église de Jésus*, préface du R. P. Hugueny, O. P. Juvisy, Éditions du Cerf, 1934. 1 vol. de 140 pp. 7 fr.

« Nous expliquons, écrit M. Soubigou, les épîtres de l'année liturgique qu'un prédicateur peut être amené à commenter : c'est-à-dire celles des dimanches et quelques fêtes. Nous donnons d'abord le texte du Missel, puis une traduction faite directement sur le texte grec. L'explication permettra au prédicateur soit de commenter l'épître par manière d'homélie, soit, à l'occasion d'une idée exprimée dans l'épître, de mettre en relief un point de doctrine chrétienne. »

« La joie !... Quelle jolie chose ! Quel joli mot ! Il sonne pimpant et clair, car les mots ont une couleur, de même qu'ils ont une harmonie. Quand nous disons « le cafard », les syllabes s'enveloppent de noir; mais en prononçant « la joie », les voilà qui rient et se mettent à danser. » C'est à des vérités très sérieuses sur les vraies joies, sur la Joie du Christ, que de tels propos, rapides et menus, nous conduisent irrésistiblement. Mais quel entrain lumineux et sain dans ces pages un peu étourdissantes ! « Ce n'est pas un livre, c'est un témoignage de joie, appuyé de beaucoup d'autres, et tous réunis, coalisés pour mener la grande entreprise : essayer d'être heureux. »

Le R. P. Hugueny présente au lecteur l'étude inachevée d'un curé franc-comtois sur les *Notes de l'Église*. C'est un précis clair et ferme, de lecture aisée, qui raffermira la foi du catholique. La sainteté de l'Église n'y est qu'à peine effleurée, cependant; l'Évangile, « code de sainteté » ? sans doute; mais encore parole de vie, feu brûlant du Saint-Esprit. Il faut aller jusqu'au cœur des saints pour entendre le cri du saint amour de l'Épouse. Et cette « note » de l'Église n'est pas la moins attirante.

fr. HYAC. DONDAINE, O. P.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).